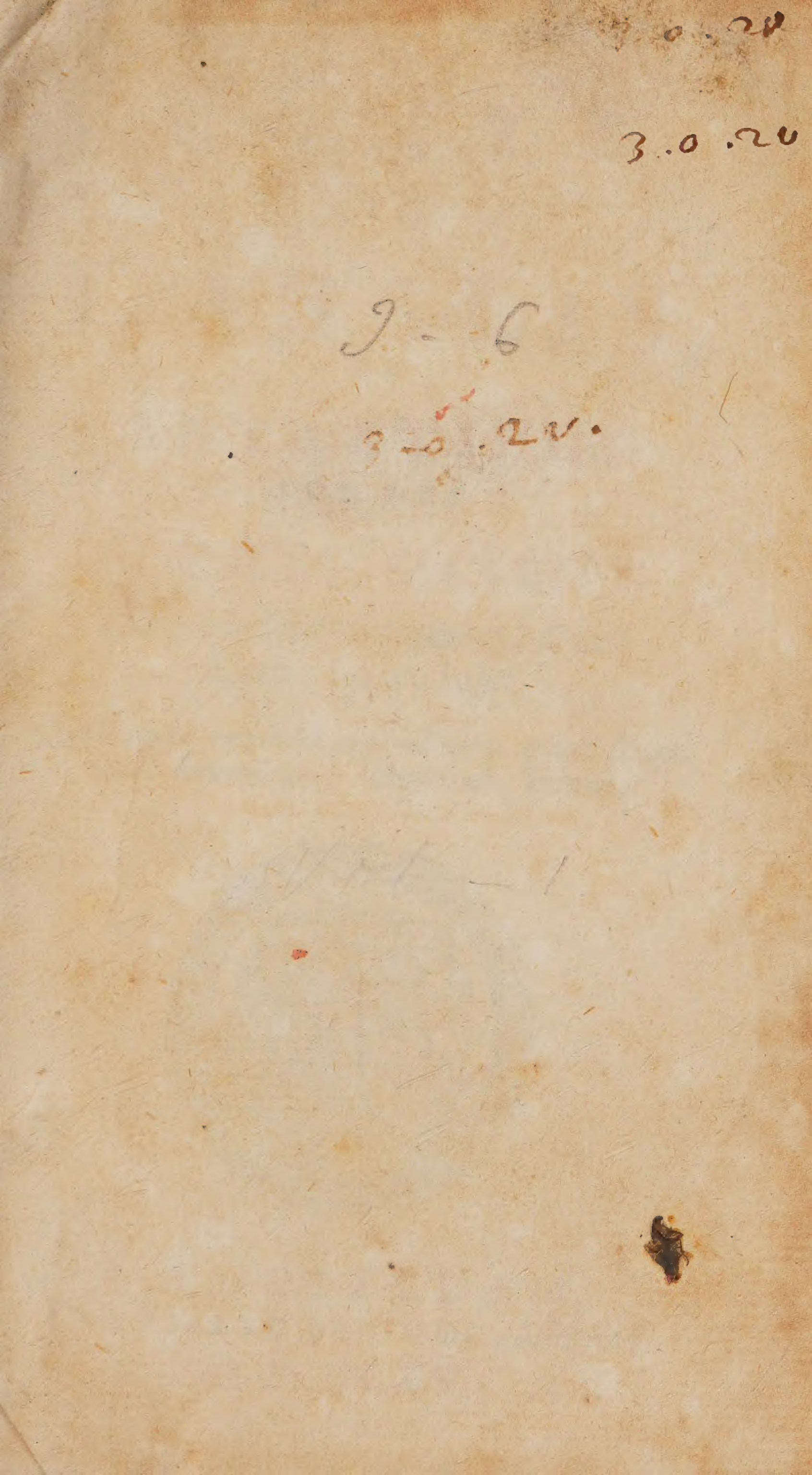



DITTON PARK.


3.0.20
9 - 6

Foundatn of Rape of the Lock

COMTE DE GABALIS,

OU

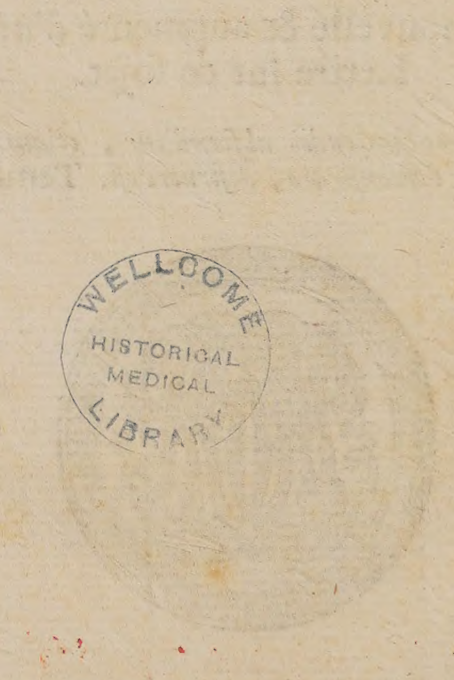
ENTRETIENS SUR LES SCIENCES SECRETES.

Renouvellé & augmenté d'une Lettre ſur ce ſujet.

Quod tanto impendio abſconditur, etiam ſolummodò demonſtrare, deſtruere eſt. Tertull.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE DE COUP, Libraire.
M. D. CCXV.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



COMTE DE GABALIS,
OU
ENTRETIENS
SUR LES
SCIENCES SECRETES.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur les Sciences Secrétes.

DEvant Dieu ſoit l'ame de Monſieur le Comte de *Gabalis*, que l'on vient de m'écrire, qui eſt mort d'Apopléxie. Meſſieurs les Curieux ne manqueront pas de dire, que ce genre de mort eſt ordinaire à ceux qui ménagent mal les ſecrets des Sages, & que depuis que le Bien-heureux Raymont Lulle en a prononcé l'arrêt dans ſon Teſtament, un Ange exé-

exécuteur n'a jamais manqué de tordre promtement le cou à tous ceux qui ont indiſcretement revélé les Myſtéres Philoſophiques.

Mais qu'ils ne condamnent pas ſi légérement ce ſavant Homme, ſans être éclaircis de ſa conduite. Il m'a tout découvert, il eſt vray: mais il ne l'a pas fait qu'avec toutes les circonſpections Cabaliſtiques. Il faut rendre ce témoignage à ſa mémoire, qu'il étoit grand zélateur de la Religion de ſes Péres les Philoſophes, & qu'il eût ſouffert le feu plûtôt que d'en profaner la ſainteté en s'ouvrant à quelque Prince indigne, à quelque ambitieux, ou à quelque incontinent, trois ſortes de gens excommuniez de tout tems par les Sages. Par bonheur je ne ſuis pas Prince, j'ay peu d'ambition, & on verra dans la ſuite que j'ay même un peu plus de chaſteté qu'il n'en faut à un Sage. Il me trouva l'eſprit docile, curieux, peu timide; il ne me manque qu'un peu de melancolie pour faire avoüer à tous ceux qui voudroient blâmer Monſieur le Comte de Gabalis

de

de ne m'avoir rien caché, que j'étois un ſujet aſſez propre aux Sciences ſecrétes. Il eſt vray que ſans mélancolie on ne peut y faire de grands progrés : mais ce peu que j'en ay n'avoit garde de le rebuter. Vous avez (m'a-t-il dit cent fois) Saturne dans un angle, dans ſa maiſon, & retrograde ; Vous ne pouvez manquer d'étre un joür auſſi mélancolique qu'un Sage doit l'étre ; car le plus ſage de tous les hommes (comme nous le ſavons dans la Cabale) avoit comme vous, Jupiter dans l'Aſcendant ; cependant on ne trouve pas qu'il ait ry une ſeule fois en toute ſa vie, tant l'impreſſion de ſon Saturne étoit puiſſante ; quoy qu'il fût beaucoup plus foible que le vôtre.

C'eſt donc à mon Saturne, & non pas à Monſieur le Comte de Gabalis, que Meſſieurs les Curieux doivent s'en prendre, ſi j'aime mieux divulguer leurs ſecrets que les pratiquer. Si les Aſtres ne font pas leur devoir, le Comte n'en eſt pas cauſe ; & ſi je n'ay pas aſſez de grandeur d'ame, pour eſſayer de devenir le maître de la Nature, de

renverſes les Elemens, d'entretenir les Intelligences ſuprêmes, de commander aux Démons, d'engendrer des Géans, de créer de nouveaux Mondes, de parler à Dieu dans ſon Trône redoutable, & d'obliger le Cherubin, qui défend l'entrée du Paradis terreſtre, de me permettre d'aller faire quelques tours dans ſes allées : c'eſt moy tout au plus qu'il faut blâmer ou plaindre ; il ne faut pas pour cela inſulter à la mémoire de cét Homme rare, & dire qu'il eſt mort pour m'avoir appris toutes ces choſes. Eſt-il impoſſible que, comme les armes ſont journaliéres, il ait ſuccombé dans quelque combat avec quelque Lutin indocile ? Peut-être qu'en parlant â Dieu dans le Thrône enflammé, il n'aura pû ſe tenir de le regarder en face ; or il eſt écrit qu'on ne peut le regarder ſans mourir. Peut-être n'eſt-il mort qu'en apparence, ſuivant la coûtume des Philoſophes, qui ſont ſemblant de mourir en un lieu, & ſe tranſplantent en un autre. Quoy qu'il en ſoit, je ne puis croire, que la maniére
dont

dont il m'a confié ſes tréſors, mérite châtiment. Voicy comme la choſe s'eſt paſſée.

Le ſens commun m'ayant toûjours fait ſoupçonner, qu'il y a beaucoup de vuide en tout ce qu'on appelle Sciences ſecrétes, je n'ay jamais été tenté de perdre le temps à feüilletter les Livres qui en traitent : mais auſſi ne trouvant pas bien raiſonnable de condamner, ſans ſavoir pourquoy, tous ceux qui s'y addonnent, qui ſouvent ſont Gens ſages d'ailleurs, Savans la plûpart, & faiſant figure dans la Robe & dans l'Epée ; Je me ſuis aviſé (pour éviter d'être injuſte, & pour ne me point fatiguer d'une lecture ennuyeuſe) de feindre d'être entêté de toutes ces Sciences, avec tous ceux que j'ay pû apprendre qui en ſont touchez. J'ai d'abord eu plus de ſuccés que je n'en avois même eſpéré. Comme tous ces Meſſieurs, quelque Myſtérieux & quelque reſervez qu'ils ſe piquent d'étre, ne demandent pas mieux que d'étaler leurs imaginations, & les nouvelles découvertes, qu'ils prétendent avoir fait dans la

Nature, je fus en peu de jours confident des plus conſidérables entr'eux, j'en avois toûjours quelqu'un dans mon cabinet, que j'avois à deſſein garny de leurs plus fantaſques Auteurs. Il ne paſſoit point de Savant étranger, que je n'en euſſe avis; en un mot à la Science prés, je me trouvay bien-tôt grand Perſonnage. J'avois pour Compagnons des Princes, des Grands Seigneurs, des gens de Robe, des belles Dames, des laides auſſi; des Docteurs, des Prélats, des Moines, des Nonnains, enfin des gens de toute eſpéce. Les uns en vouloient aux Anges, les autres au Diable, les autres à leur Génie, les autres aux Incubes, les autres à la Guériſon de tous maux, les autres aux Aſtres, les autres aux ſecrets de la Divinité, & preſque tous à la Pierre Philoſophale.

Ils demeuroient tous d'accord que ces grands ſecrets, & ſur tout la Pierre Philoſophale, ſont de dificile recherche, & que peu de gens les poſſédent: mais ils avoient tous en particulier aſſez bonne opinion d'eux-mêmes, pour

ſe

ſe croire du nombre des Elûs. Heureuſement les plus importans attendoient alors avec impatience l'arrivée d'un Alleman, Grand Seigneur & grand Cabaliſte, de qui les Terres ſont vers les Frontiéres de Pologne. Il avoit promis par Lettre aux Enfans des Philoſophes qui ſont à Paris, de les venir viſiter, en paſſant par la France, pour aller en Allemagne. J'eus la commiſſion de faire Réponſe à la Lettre de ce grand Homme; je luy envoyay la figure de ma Nativité, afin qu'il jugeât ſi je pouvois aſpirer à la ſuprême Sageſſe. Ma figure & ma Lettre furent aſſez heureuſes pour l'obliger à me faire l'honneur de me répondre, que je ſerois un des premiers qu'il verroit à Paris; & que ſi le Ciel ne s'y oppoſoit, il ne tiendroit pas à luy que je n'entraſſe dans la Société des Sages.

Pour ménager mon bonheur, j'entretins avec l'illuſtre Alleman un commerce régulier. Je luy propoſay de tems en tems de grands doutes, autant raiſonnez que je le pouvois ſur

l'Harmonie du Monde; ſur les Nombres de Pythagore, ſur les Viſions de Saint Jean, & ſur le premier chapitre de la Genéſe. La grandeur des matieres le raviſſoit, il m'écrivoit des merveilles inoüies, & je vis bien que j'avois affaire à un homme de trés-vigoureuſe & trés-ſpacieuſe imagination. J'en ay ſoixante ou quatre-vingts Lettres d'un ſtyle ſi extraordinaire, que je ne pouvois plus me reſoudre à lire autre choſe, dés que j'étois ſeul dans mon cabinet.

J'en admirois un jour une des plus ſublimes, quand je vis entrer un homme de trés-bonne mine, qui me ſalûant gravement, me dit en langue Françoiſe & en accent étranger. *Adorez, mon Fils, adorez le tres-bon, & le trés-grand Dieu des Sages, & ne vous enorgüeilliſſez jamais de ce qu'il vous envoye un des Enfans de Sageſſe, pour vous aſſocier à leur Compagnie, & pour vous faire participant des merveilles de ſa Toute-puiſſance.*

La nouveauté de la ſalutation m'étonna d'abord, & je commençay à dou-

douter pour la premiére fois, ſi l'on n'a pas quelquefois des apparitions : toutefois me r'aſſeurant du mieux que je pûs, & le regardant le plus civilement que la petite peur que j'avois me le pût permettre. Qui que vous ſoyez (luy dis-je) vous de qui le compliment n'eſt pas de ce monde, vous me faites beaucoup d'honneur de me venir rendre viſite : mais agréez, s'il vous plaît, qu'avant que d'adorer le Dieu des Sages, je ſache de quels Sages, & de quel Dieu vous parlez ; & ſi vous l'avez agréable, mettez vous dans ce fauteüil, & donnez-vous la peine de me dire, quel eſt ce Dieu, ces Sages, cette Compagnie, ces Merveilles de Toute-puiſſance, & aprés ou devant tout cela, à quelle eſpéce de Créature j'ay l'honneur de parler.

Vous me recevez tres-ſagement, Monſieur, (reprit-il en riant, & prenant le fauteüil que je luy préſentois) Vous me demandez d'abord de vous expliquer des choſes que je ne vous diray pas aujourd'huy, s'il vous plaît? Le compliment que je vous ay fait, ſont

ſont les paroles, que les Sages diſent à l'abord de ceux; à qui ils ont reſolu d'ouvrir leur cœur, & de découvrir leurs Myſtéres. J'ay crû qu'étant auſſi Savant que vous m'avez paru dans vos Lettres, cette ſalutation ne vous ſeroit pas inconnüe, & que c'étoit le plus agréable compliment que pouvoit vous faire le Comte de Gabalis.

Ah! Monſieur, m'écriay-je, me ſouvenant que j'avois un grand rôle à joüer, comment me rendray-je digne de tant de bontez? Eſt-il poſſible que le plus grand de tous les Hommes ſoit dans mon cabinet, & que le grand Gabalis m'honore de ſa viſite?

Je ſuis le moindre des Sages (repartit-il d'un air ſerieux) & Dieu qui diſpenſe les lumieres de ſa Sageſſe avec le poids, & la meſure qu'il plait à ſa Souveraineté, ne m'en a fait qu'une part trés petite, en comparaiſon de ce que j'admire avec étonnement en mes Compagnons. J'eſpére que vous les pourrez égaller quelque jour, ſi j'oſe en juger par la figure de vôtre Nativité, que vous m'avez fait l'honneur de

m'en-

m'envoyer : mais vous voulez bien que je me plaigne à vous, Monſieur, (ajoûta-t-il en riant) de ce que vous m'avez pris d'abord pour un phantôme?

Ah! non pas pour un phantôme (luy dis-je) mais je vous avoüe, Monſieur, que me ſouvenant tout-à-coup de ce que Cardan raconte que ſon Pére fut un jour viſité dans ſon étude par ſept inconnus vétus de diverſes couleurs, qui lui tinrent des propos aſſez bizarres de leur nature & de leur employ..... Je vous entens (interrompit le Comte) c'étoit des Sylphes, dont je vous parleray quelque jour, qui ſont une eſpéce de Subſtances Aëriennes, qui viennent quelquefois conſulter les Sages ſur les Livres d'Averroës, qu'elles n'entendent pas trop bien. Cardan eſt un étourdy d'avoir publié cela dans ſes ſubtilitez : il avoit trouvé ces mémoires-là dans les papiers de ſon Pére, qui étoit un des nôtres ; & qui voyant que ſon Fils étoit naturellement babillard, ne voulut lui rien apprendre de grand, & le

le laiſſa amuſer à l'Aſtrologie ordinaire, par laquelle il ne ſçût prévoir ſeulement que ſon Fils ſeroit pendu. Ce fripon eſt cauſe que vous m'avez fait l'injure de me prendre pour un Sylphe? Injure! (repris-je) Quoy, Monſieur, ſerois-je aſſez malheureux, pour.....? Je ne m'en fâche pas (interrompit-il) vous n'étes pas obligé de ſavoir que tous ces Eſprits Elémentaires ſont nos Diſciples; qu'ils ſont trop heureux, quand nous voulons nous abbaiſſer à les inſtruire; & que le moindre de nos Sages eſt plus Savant, & plus puiſſant que tous ces petits Meſſieurs-là. Mais nous parlerons de tout cela quelque autre fois; il me ſuffit aujourd'huy d'avoir eu la ſatisfaction de vous voir. Tâchez, mon Fils, de vous rendre digne de recevoir les lumiéres Cabaliſtiques, l'heure de vôtre regénération eſt arrivée, il ne tiendra qu'à vous d'être une nouvelle créature. Priez ardemment celuy qui ſeul a la puiſſance de créer des cœurs nouveaux, de vous en donner un qui ſoit

capable des grandes choſes que j'ay à vous apprendre & de m'inſpirer de ne vous rien taire de nos Myſtéres. Il ſe leva lors, & m'embraſſant ſans me donner le loiſir de luy répondre ; Adieu, mon Fils, (pourſuivit-il) j'ay à voir nos Compagnons qui ſont à Paris, aprés quoy je vous donneray de mes nouvelles. Cependant, *veillez, priez, eſpérez, & ne parlez pas.*

Il ſortit de mon cabinet en diſant cela. Je me plaignis de ſa courte viſite en le reconduiſant, & de ce qu'il avoit la cruauté de m'abandonner ſitôt, aprés m'avoir fait voir une étincelle de ſes lumiéres. Mais m'ayant aſſûré de fort bonne grace que je ne perdrois rien dans l'attente, il monta dans ſon caroſſe, & me laiſſa dans une ſurpriſe, que je ne puis exprimer. Je ne pouvois croire à mes propres yeux, ny à mes oreilles. Je ſuis ſûr (diſois-je) que cét homme eſt de grande qualité, qu'il a cinquante mille livres de rente de patrimoine ; il paroît d'ailleurs fort accomply. Peut-il s'étre

coëffé de ces folies-là ? Il m'a parlé de ces Sylphes fort cavaliérement. Seroit-il Sorcier en éfet, & ne me ſerois-je point trompé juſqu'icy, en croyant qu'il n'y en a plus ? Mais auſſi s'il eſt des Sorciers, ſont-ils auſſi dévots que celuy-cy paroit l'étre ?

Je ne comprenois rien à tout cela ; je reſolus pourtant d'en voir la fin ; quoy que je préviſſe bien qu'il y auroit quelques Sermons à eſſuyer, & que le Démon qui l'agitoit, étoit grandement Moral, & Prédicateur.

SECOND ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrêtes.

LE Comte voulut me donner toute la nuit pour vaquer à la Priére, & le lendemain dés le point du jour, il me fit ſavoir par un Billet, qu'il viendroit chez moy ſur les huit heures; & que ſi je le voulois bien, nous irions faire un tour enſemble. Je l'attendis, il vint, & aprés les civilitez réciproques ; Allons (me dit-il) à quelque lieu où nous ſoyons libres, & où perſonne ne puiſſe interrompre nôtre entretien. Ruel (luy dis-je) me paroit aſſez agréable, & aſſez ſolitaire. Allons-y donc (reprit-il.) Nous montâmes en caroſſe. Durant le chemin, j'obſervois mon nouveau Maître. Je n'ay jamais remarqué en perſonne un ſi grand fond de ſatisfaction, qu'il en paroiſſoit en

toutes ſes manieres. Il avoit l'eſprit plus tranquille & plus libre qu'il ne ſembloit qu'un Sorcier le pût avoir. Tout ſon air n'étoit point d'un homme, à qui ſa conſcience reprochât rien de noir ; & j'avois une merveilleuſe impatience de le voir entrer en matiére ; ne pouvant comprendre comment un homme, qui me paroiſſoit ſi judicieux, & ſi accomply en toute autre choſe, s'étoit gâté l'eſprit par les viſions, dont j'avois connu le jour précédent qu'il étoit bleſſé. Il me parla divinement de la Politique, & fut ravy d'entendre que j'avois lû ce que Platon en a écrit. Vous aurez beſoin de tout cela quelque jour (me dit-il) un peu plus que vous ne croyez : Et ſi nous-nous accordons aujourd'huy, il n'eſt pas impoſſible qu'avec le tems vous mettiez en uſage ces ſages maximes. Nous entrions alors à Ruel, nous allâmes au jardin, le Comte dédaigna d'en admirer les beautez, & marcha droit au labyrinthe.

Vo-

Voyant que nous étions aussi seuls qu'il le pouvoit désirer; Je loüe (s'écria-t-il) levant les yeux, & les bras au Ciel, je loüe la Sagesse éternelle de ce qu'elle m'inspire de ne vous rien cacher de ses véritez inéfables. Que vous serez heureux, mon Fils! si elle a la bonté de mettre dans vôtre ame les dispositions que ces hauts Mystéres demandent de vous. Vous allez apprendre à commander à toute la Nature; Dieu seul sera vôtre Maître, & les Sages seuls seront vos égaux. Les suprêmes Intelligences feront gloire d'obéir à vos désirs; les Démons n'oseront se trouver où vous serez; vôtre voix les fera trembler dans le puits de l'abyme, & tous les Peuples invisibles, qui habitent les quatre Elemens, s'estimeront heureux d'étre les Ministres de vos plaisirs. Je vous adore, ô Grand Dieu! d'avoir couronné l'homme de tant de gloire, & de l'avoir étably Souverain Monarque de tous les Ouvrages de vos mains. Sentez vous, mon Fils (ajoûta-t-il, en se

tournant vers moy) ſentez-vous cette ambition héroique, qui eſt le caractére certain des Enfans de Sageſſe? Oſez-vous déſirer de ne ſervir qu'à Dieu ſeul, & de dominer ſur tout ce qui n'eſt point Dieu? Avez-vous compris ce que c'eſt qu'être Homme? Et ne vous ennuye-t-il point d'être eſclave; puiſque vous étes né pour étre Souverain? Et ſi vous avez ces nobles penſées, comme la figure de vôtre Nativité ne me permet pas d'en douter; Conſiderez meurement, ſi vous aurez le courage, & la force de renoncer à toutes les choſes, qui peuvent vous être un obſtacle à parvenir à l'élévation pour laquelle vous étes né? Il s'arrêta là, & me regarda fixement, comme attendant ma réponſe, ou comme cherchant à lire dans mon cœur.

Autant que le commencement de ſon diſcours m'avoit fait eſpérer que nous entrerions bien-tôt en matiére, autant en déſeſpéray-je par ſes dernieres paroles. Le mot de *renoncer* m'éfraya,

fraya, & je ne doutois point, qu'il n'allât me propoſer de renoncer au Baptême ou au Paradis. Ainſi ne ſachant comme me tirer de ce mauvais pas; Renoncer, (luy dis-je) Monſieur, Quoy faut il renoncer à quelque choſe? Vrayement (reprit-il) il le fant bien, & il le faut ſi néceſſairement, qu'il faut commencer par là. Je ne ſay ſi vous pourrez vous y reſoudre: mais je ſay bien que la Sageſſe n'habite point dans un corps ſujet au péché, comme elle n'entre point dans une ame prévenuë d'erreur ou de malice. Les Sages ne vous admettront jamais à leur Compagnie, ſi vous ne renoncez dés-à préſent à une choſe, qui ne peut compâtir avec la Sageſſe *Il faut*, (ajoûta-t-il tout bas, en ſe baiſſant à mon oreille) *il faut renoncer à tout commerce charnel avec les Femmes.*

Je fis un grand éclat de rire à cette bizarre propoſition. Vous m'avez, Monſieur, (m'écriay-je) vous m'avez quitté pour peu de choſe. J'attendois que vous me propoſeriez

quelque étrange renonciation, mais puiſque ce n'eſt qu'aux Femmes que vous en voulez, l'affaire eſt faite dés-long-tems; je ſuis aſſez chaſte (Dieu mercy.) Cependant, Monſieur, comme Salomon étoit plus Sage, que je ne ſeray peut-être; & que toute ſa Sageſſe ne pût l'empêcher de ſe laiſſer corrompre: Dites-moy (s'il vous plaît) quel expédient vous prenez, vous autres Meſſieurs, pour vous paſſer de ce Séxe-là? & quel inconvenient il y auroit que dans le Paradis des Philoſophes chaque Adam eût ſon Eve.

Vous me demandez-là de grandes choſes (repartit-il en conſultant en luy-même, s'il devoit répondre à ma queſtion.) Pourtant puis que je voy que vous-vous détacherez des Femmes ſans peine, je vous diray l'une des raiſons qui ont obligé les Sages d'éxiger cette condition de leurs Diſciples: & vous connoîtrez des-là, dans quelle ignorance vivent tous ceux qui ne ſont pas de nôtre nombre.

Quand

Quand vous ſerez enrollé parmy les Enfans des Philoſophes, & que vos yeux ſeront fortifiez par l'uſage de la Trés-Sainte Medecine ; vous découvrirez d'abord, que les Elémens ſont habitez par des Créatures trés-parfaites, dont le péché du malheureux Adam a ôté la connoiſſance & le commerce à ſa trop malheureuſe poſtérité. Cét eſpace immenſe qui eſt entre la Terre & les Cieux a des Habitans bien plus nobles que les Oiſeaux & les Moucherons ; Ces Mers ſi vaſtes ont bien d'autre hôtes que les Dauphins & les Baleines ; la profondeur de la Terre n'eſt pas pour les Taupes ſeules ; & l'Elément du Feu, plus noble que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile & vuide.

L'Air eſt plein d'une innombrable multitude de Peuples de figure humaine, un peu fiers en apparence, mais dociles en éfet : grands amateurs des Sciences, ſubtils, officieux aux Sages, & ennemis des ſots & des ignorans.

rans. Leurs Femmes & leurs Filles sont des Beautez mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Comment, Monsieur, (m'écriay-je) est ce que vous voulez me dire que ces Lutins-là sont mariez?

Ne vous allarmez pas, mon Fils, pour si peu de chose (repliqua-t-il.) Croyez que tout ce que je vous dis est solide & vray; Ce ne sont icy que les Elémens de l'ancienne Cabale, & il ne tiendra qu'à vous de le justifier par vos propres yeux: mais recevez avec un esprit docile, la lumiére que Dieu vous envoye par mon entremise. Oubliez tout ce que vous pouvez avoir oüi sur ces matieres dans les Ecoles des ignorans: Où vous auriés le déplaisir, quand vous seriés convaincu par l'expérience, d'étre obligé d'avoüer que vous-vous étes opiniâtré mal-à-propos.

Ecoutés-donc jusqu'à la fin, & sachés que les Mers & les Fleuves sont habités de même que l'Air; les Anciens Sages ont nommé Ondiens, ou Nym-

Nymphes, cette eſpéce de Peuples. Ils ſont peu de Mâles, & les Femmes y ſont en grand nombre; leur beauté eſt extrême, & les Filles des Hommes n'ont rien de comparable.

La Terre eſt remplie preſque juſqu'au centre de Gnomes, gens de petite ſtature, gardiens des tréſors, des miniéres, & des pierreries: Ceux-cy ſont ingénieux, amis de l'homme, & faciles à commander. Ils fourniſſent aux Enfans des ſages tout l'argent qui leur eſt néceſſaire, & ne demandent guéres pour prix de leur ſervice, que la gloire d'être commandez. Les Gnomides leurs Femmes ſont petites, mais fort agréables, & leur habit eſt fort curieux.

Quant aux Salamandres, habitans enflammez de la Région du Feu, ils ſervent aux Philoſophes: mais ils ne recherchent pas avec empreſſement leur compagnie; & leur Filles & leurs Femmes ſe font voir rarement. Elles ont raiſon (interrompis-je) & je les tiens quittes de leur apparition. Pourquoy? (dit le Comte.) Pourquoy, Monſieur

ſieur (repris-je) & qu'ay-je affaire de converſer avec une ſi laide bête que la Salamandre mâle ou femelle ? Vous avez tort (repliqua-t-il) c'eſt l'idée qu'en ont les Peintres & les Sculpteurs ignorans ? Les femmes des Salamandres ſont belles, & plus belles même que toutes les autres, puiſqu'elles ſont d'un Elément plus pur. Je ne vous en parlois pas, & je paſſois ſuccinctement la deſcription de ces Peuples, parce que vous les verrés vous-même à loiſir & facilement ſi vous en avés la curioſité. Vous verrés leurs habits, leurs vivres, leurs mœurs, leur police, & leurs loix admirables. Vous ſerés charmé de la beauté de leur eſprit encore plus que de celle de leurs corps : mais vous ne pourrez vous empêcher de plaindre ces miſérables, quand ils vous diront que leur ame eſt mortelle, & qu'ils n'ont point d'eſpérance en la joüiſſance éternelle de l'Etre ſuprême, qu'ils connoiſſent, & qu'ils adorent religieuſement. Ils vous diront, qu'êtans compoſés des plus pures parties de l'Elément qu'ils habitent; & n'ayant point en eux de

qualités contraires, puis qu'ils ne ſont faits que d'un Elément; ils ne meurent qu'aprés pluſieurs Siécles : mais qu'eſt-ce que ce temps au prix de l'éternité? Il faudra rentrer éternellement dans le neant. Cette penſée les aflige fort, & nous avons bien de la peine à les en conſoler.

Nos Péres les Philoſophes parlant à Dieu face à face ſe plaignirent à luy du malheur de ces Peuples : & Dieu, de qui la miſéricorde eſt ſans bornes, leur révéla, qu'il n'étoit pas impoſſible de trouver du remède à ce mal. Il leur inſpira que de même que l'homme par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la Divinité: Les Sylphes, les Gnomes, les Nymphes & les Salamandres, par l'alliance qu'ils peuvent contracter avec l'homme, peuvent étre faits participans de l'Immortalité. Ainſi une Nymphe, ou une Sylphide devient immortelle, & capable de la Béatitude à laquelle nous aſpirons; quand elle eſt aſſez heureuſe pour ſe marier à un Sage : & un Gnome ou un Sylphe ceſſe d'étre mortel dés

dés le moment qu'il épouſe une de nos Filles.

De-là nâquit l'erreur des prémiers Siécles, de Tertullien, du Martyr Juſtin, de Lactance, Cyprien, Clément d'Aléxandrie, d'Athenagore Philoſophe Chrétien, & généralement de tous les Ecrivains de ce temps-là. Ils avoient appris que ces Demy-hommes Elémentaires avoient recherché le commerce des Filles : & ils ont imaginé de-là, que la chûte des Anges n'étoit venuë, que de l'amour dont ils s'étoient laiſſé toucher pour les Femmes. Quelques Gnomes déſireux de devenir immortels, avoient voulu gagner les bonnes graces de nos Filles, & leur avoient apporté des pierreries, dont ils ſont gardiens naturels : Et ces Auteurs ont crû, s'appuyans ſur le Livre d'Enoch mal-entendu, que c'étoit les piéges que les Anges amoureux avoient tendus à la chaſteté de nos Femmes. Au commencement, ces Enfans du Ciel engendrérent les Géans fameux, s'étant fait aimer aux Filles des Hom-

mes : & les mauvais Cabaliſtes Joſeph, & Philon (comme tous les Juifs ſont ignorans) & aprés eux tous les Auteurs que j'ay nommé tout à l'heure, ont dit auſſi-bien qu'Origene & Macrobe, que c'étoit des Anges, & n'ont pas ſçû que c'étoit les Sylphes & les autres Peuples des Elémens, qui ſous le nom d'Enfans d'Eloim, ſont diſtingués des Enfans des Hommes. De même ce que les Sage Auguſtin a eu la modeſtie de ne point décider, touchant les pourſuites, que ceux qu'on appelloit Faunes ou Satyres, faiſoient aux Africaines de ſon tems, eſt éclaircy, par ce que je viens de dire, du déſir qu'ont tous ces Habitans des Elémens de s'allier aux Hommes, comme du ſeul moyen de parvenir à l'Immortalité qu'ils n'ont pas.

Ah! nos Sages n'ont garde d'imputer à l'amour des Femmes la chûte des premiers Anges; non plus que de ſoûmettre aſſez les Hommes à la puiſſance du Démon, pour luy attribuer toutes les avantures des Nymphes & des

Sylphes, dont tous les Historiens sont remplis. Il n'y eut jamais rien de criminel en tout cela. C'étoit des Sylphes qui cherchoient à devenir immortels. Leurs innocentes poursuites bien loin de scandaliser les Philosophes, nous ont paru si justes, que nous avons tous résolu d'un commun accord, de renoncer entiérement aux Femmes; & de ne nous adonner qu'à immortaliser les Nymphes, & les Sylphides.

O Dieu! (me récriay-je) qu'est-ce que j'entens? Jusqu'où va la f...... Oüi, mon Fils, (interrompit le Comte) admirez jusqu'où va la félicite Philosophique? Pour des Femmes, dont les foible appas se passent en peu de jours, & sont suivis de rides horribles, les Sages possédent des Beautez qui ne vieillissent jamais, & qu'ils ont la gloire de rendre immortelles. Jugez de l'amour & de la reconnoissance de ces Maîtresses invisibles, & de quelle ardeur elles cherchent à plaire au Philosophe charitable, qui s'applique à les immortaliser.

Ah!

Ah ! Monſieur, je renonce (m'écriay-je encore une fois.) Oüy, mon Fils, (pourſuivit-il dérechef, ſans me donner le loiſir d'achever.) Renoncez aux inutiles & fades plaiſirs qu'on peut trouver avec les Femmes ; la plus belle d'entr'elles eſt horrible auprès de la moindre Sylphide : aucun dégoût ne ſuit jamais nos ſages embraſſemens. Miſérables ignorans, que vous étes à plaindre de ne pouvoir pas goûter les voluptés Philoſophiques.

Miſérable Comte de Gabalis (interrompis-je, d'un accent mêlé de colére, & de compaſſion) me laiſſerez-vous dire enfin, que je renonce à cette ſageſſe inſenſée ; que je trouve ridicule cette viſionnaire philoſophie ; que je déteſte ces abominables embraſſemens qui vous mêlent à des phantômes ; & que je tremble pour vous, que quelqu'une de vos prétenduës Sylphides ne ſe hâte de vous emporter dans les Enfers au milieu de vos tranſports, de peur qu'un auſſi honnête homme que vous s'apperçoive à la fin de la fo-

lie de ce zéle chimérique, & ne fasse pénitence d'un crime si grand.

Oh, oh, (répondit-il en reculant trois pas, & me regardant d'un œil de colére) malheur à vous esprit indocile! Son action m'éfraya, je l'avoüe: mais ce fut bien pis, quand je vis que s'éloignant de moy, il tira de sa poche un papier, que j'entrevoyois de loin, qui étoit assez plein de caractéres, que je ne pouvois bien discerner. Il lisoit attentivement, se chagrinoit, & parloit bas. Je crûs qu'il évoquoit quelques Esprits pour ma ruine, & je me repentis un peu de mon zéle inconsidéré. Si j'échappe à cette avanture (disois-je) jamais Cabaliste ne me sera rien. Je tenois les yeux sur luy comme sur un Juge qui m'alloit condamner à mort; quand je vis que son visage redevint serein. Il vous est dur, (me dit-il en riant & revenant à moy) il vous est dur de régimber contre l'éguillon. Vous étes un Vaisseau d'élection. Le Ciel vous a destiné pour étre le plus grand Cabaliste de vôtre Siécle. Voicy la figure

gure de vôtre Nativité qui ne peut manquer. Si ce n'eſt pas maintenant & par mon entremiſe, ce ſera quand il plaire à vôtre Saturne retrograde.

Ah! ſi j'ay à devenir Sage, (luy dis-je) ce ne ſera jamais que par l'entremiſe du Grand Gabalis, mais à parler franchement, j'ay bien peur qu'il ſera mal-aiſé, que vous puiſſiez me fléchir à la galanterie Philoſophique. Seroit-ce, reprit-il) que vous ſeriés aſſés mauvais Phyſicien, pour n'être pas perſuadé de l'exiſtence de ces Peuples? Je ne ſay, (repris-je) mais il me ſembleroit toûjours que ce ne ſeroit que Lutins traveſtis. En croirez-vous toûjours plus à vôtre nourrice, (me dit-il) qu'à la raiſon naturelle; qu'à Platon, Pythagore, Celſe, Pſelliuns; Procle, Porphyre, Jamblique, Plotin, Triſmegiſte, Nollius, Dornée, Fludd; qu'au Grand Philippe Aureole, Théophraſte Bombaſt, Paracelſe de Honeinhem: qu'à tous nos Compagnons.

Je vous en croirois, Monſieur, (répondis-je) autant, & plus que tous ces gens-là: Mais, mon cher Monſieur, ne pourriez-vous pas ménager avec vos Compagnons, que je ne ſeray pas obligé de me fondre en tendreſſe avec ces Démoiſelles Elémentaires? Hélas! [reprit-il] vous étes libre ſans doute, & on n'aime pas, ſi on ne veut; peu de Sages ont pû ſe défendre de leurs charmes: mais il s'en eſt pourtant trouvé, qui ſe reſervans tous entiers à de plus grandes choſes, [comme vous ſaurez avec le temps] n'ont pas voulu faire cét honneur aux Nymphes. Je ſeray donc de ce nombre [repris-je] auſſi-bien ne ſaurois-je me réſoudre à perdre le temps aux cérémonies que j'ay oüy dire à un Prélat, qu'il faut pratiquer, pour le commerce de ces Génies. Ce Prélat ne ſçavoit ce qu'il diſoit [dit le Comte] car vous verrez un jour que ce ne ſont pas-là des Génies; & d'ailleurs jamais Sage n'employa, ni cérémonies, ni ſuperſtition pour la familiarité des Génies, non plus que pour les Peuples dont nous parlons

Le Cabaliſte n'agit que par les principes de la Nature: & ſi quelquefois on trouve dans nos Livres des paroles étranges, des caractéres & des ſuffumigations; ce n'eſt que pour cacher aux ignorans les Principes Phyſiques. Admirez le ſimplicité de la Nature en toutes ſes opérations merveilleuſes! & dans cette ſimplicité une harmonie, & un concert ſi grand, ſi juſte, & ſi néceſſaire, qu'il vous fera revenir, malgré vous, de vos foibles imaginations. Ce que je vais vous dire, nous l'apprenons à ceux de nos Diſciples, que nous ne voulons pas laiſſer tout-à-fait entrer dans le Sanctuaire de la Nature; & que nous ne voulons pourtant pas priver de la Société des Peuples Elémentaires, pour la compaſſion que nous avons de ces mêmes Peuples.

Les Salamandres, comme vous l'avez déja peut-être compris, ſont compoſes des plus ſubtiles parties de la Sphére du Feu, conglobées & organiſées par l'action du Feu Univerſel (dont je vous entretiendray quelque jour) ainſi appellé, parce qu'il eſt le principe

de tous les mouvemens de la Nature. Les Sylphes de même sont composés des plus purs Atômes de l'Air, les Nymphes, des plus déliées parties de l'Eau, & les Gnomes, des plus subtiles parties de la Terre. Il y avoit beaucoup de proportion entre Adam & ces Creatures si parfaites; parce qu'étant composé, de ce qu'il y avoit de plus pur dans les quatre Elémens, il renfermoit les perfections de ces quatre espéces de Peuples, & étoit leur Roy naturel. Mais dés-lors que son péché l'eût précipité dans les excrémens des Elémens, (comme vous verrez quelqu'autrefois) l'harmonie fut déconcertée, & il n'eût plus de proportion, étant impur & grossier, avec ces substances si pures & si subtiles. Quel remède à ce mal? Comment remonter ce luth, & recouvrer cette Souveraineté perduë? O Nature! pourquoy t'étudie-t-on si peu? Ne comprenés-vous pas, mon Fils, avec quelle simplicité la Nature peut rendre à l'Homme ces biens qu'il a perdus?

Helas! Monsieur, (reliquay-je) je suis trés-ignorant en toutes ces simplici-

plitez-là. Il eſt pourtant bien-aiſé d'y étre ſavant, reprit-il.

Si on veut recouvrer l'Empire ſur les Salamandres : il faut purifier & exalter l'Elément du Feu, qui eſt en nous, & relever le ton de cette corde relâchée. Il n'y qu'à concentrer le feu du monde par des miroirs concaves, dans un globe de verre ; & c'eſt icy l'artifice que tous les Anciens ont caché religieuſement ; & que le divin Théophraſte a découvert. Il ſe forme dans ce globe une poudre ſolaire, laquelle s'étant purifiée d'elle-même, du mélange des autres Elémens ; & étant préparée ſelon l'Art, devient en fort peu de tems ſouverainement propre à exalter le feu qui eſt en nous ; & à nous faire devenir, par maniére de dire, de nature ignée. Dés lors les habitans de la Sphére du Feu deviennent nos inférieurs ; & ravis de voir rétablir nôtre mutuelle harmonie, & que nous-nous ſoyons rapprochés d'eux : il ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs ſemblables, tout le reſpect qu'ils doivent à l'Image, & au Lieutenant de leur Crea-

teur, & tous les ſoins, dont les peut faire aviſer, le déſir d'obtenir de nous l'immortalité qu'ils n'ont pas. Il eſt vray que comme ils ſont plus ſubtils que ceux des autres Elémens, ils vivent tres-long-tems; ainſi ils ne ſe preſſent pas d'éxiger des Sages l'immortalité. Vous pourriez vous accommoder de quelqu'un de ceux-là, mon Fils, ſi l'averſion que vous m'avez témoigné vous dure juſqu'à la fin: peut-être ne vous parleroit-il jamais de ce que vous craignez tant.

Il n'en ſeroit pas de même des Sylphes, de Gnomes, & des Nymphes. Comme ils vivent moins de tems ils ont plûtôt affaire de nous: auſſi leur familiarité eſt plus aiſée à obtenir. Il n'y a qu'à fermer un verre plein d'Air conglobé, d'Eau ou de Terre, & le laiſſer expoſé au Soleil un mois. Puis ſéparer les Elémens ſelon la ſcience; ce qui ſur tout eſt trés facile en l'Eau & en la Terre. Il eſt merveilleux quel laimant c'eſt, que chacun de ces Elémens purifiez, pour attirer Nymphes, Sylphes & Gnomes. On n'en a pas pris ſi peu que rien

tous les jours pendant quelque mois ; que l'on voit dans les Airs la Republique volante des Sylphes ; les Nymphes venir en foule au rivage ; & les Gardiens des trésors étaler leurs richesses. Ainsi sans caractéres, sans cérémonies, sans mots barbares, on devient absolu sur tous ces Peuples. Ils n'exigent aucun culte du Sage, qu'ils savent bien être plus noble qu'eux. Ainsi la vénérable Nature apprend à ses Enfans à reparer les Elémens par les Elémens. Ainsi se rétablit l'harmonie. Ainsi l'Homme recouvre son empire naturel, & peut tout dans les Elémens, sans Démon & sans art illicite. Ainsi vous voyez, mon Fils, que les Sages sont plus innocens que vous ne pensez. Vous ne me dites rien ?

Je vous admire, Monsieur, (luy dis-je) & je commence à craindre que vous ne me fassiez devenir distillateur. Ah ! Dieu vous en garde, mon Enfant, (s'écria-t-il) ce n'est pas à ces bagatelles-là, que vôtre Nativité vous destine. Je vous défens au contraire de vous y amuser ; je vous ay dit que les Sages ne montrent ces choses qu'à ceux qu'ils ne

veulent pas admettre dans leur troupe. Vous aurés tous ces avantages, & d'infiniment plus glorieux & plus agréables, par des procédez bien autrement Philoſophiques. Je ne vous ay décrit ces maniéres, que pour vous faire voir l'innocence de cette Philoſophie, & pour vous ôter vos terreurs paniques.

Graces à Dieu, Monſieur, (répondis-je) je n'ay plus tant de peur que j'en avois tantôt. Et quoy que je ne me détermine pas encore à l'acommodement que vous me propoſés avec les Salamandres; je ne laiſſe pas d'avoir la curioſité d'aprendre, comment vous avés découvert que ces Nymphes & ces Sylphes meurent. Vrayement, (repartit-il) ils nous le diſent, & nous les voyons mourir. Comment pouvez-vous les voir mourir, (repliquay-je) puiſque vôtre commerce les rend immortels? Cela ſeroit bon, (dit-il) ſi le nombre des Sages égaloit le nombre de ces Peuples; outre qu'il y en a pluſieurs d'entr'eux qui aiment mieux mourir que riſquer en devenant immortels, d'être auſſi malheureux, qu'ils voyent que les Demons

mons le ſont. C'eſt le Diable qui leur inſpire ces ſentimens, car il n'y a rien qu'il ne faſſe, pour empêcher ces pauvres créatures de devenir immortelles par nôtre alliance. De ſorte que je regarde, & vous devez regarder, mon Fils, comme une tentation trés-pernicieuſe & comme un mouvement trés-peu charitable, cette averſion que vous y avez.

Au ſurplus, pour ce qui regarde la mort dont vous me parlés. Qui eſt-ce qui obligea l'Oracle d'Apollon de dire, que tous ceux qui parloient dans les Oracles étoient mortels auſſi-bien que luy, comme Porphyre le rapporte? Et que penſez-vous que voulût dire cette voix, qui fut entenduë dans tous les rivages d'Italie; & qui fit tant de frayeur à tous ceux qui ſe trouvérent ſur la Mer? LE GRAND PAN EST MORT. C'étoit les Peuples de l'Air, qui donnoient avis aux Peuples des Eaux, que le premier & le plus âgé des Sylphes venoit de mourir.

Lorſque cette voix fut entenduë (luy dis-je) il me ſemble que le Monde adoroit Pan & les Nymphes. Ces Meſſieurs,

sieurs, dont vous me prêchez le commerce, étoient donc les faux Dieux des Payens.

Il est vray, mon Fils, (repartit-il) Les Sages n'ont garde de croire que le Démon ait jamais eu la puissance de se faire adorer. Il est trop malheureux & trop foible, pour avoir jamais eu ce plaisir & cette autorité. Mais il a pû persuader ces hôtes des Elémens, de se montrer aux Hommes, & de se faire dresser des Temples; & par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'Element qu'il habite; ils troubloient l'Air & la Mer, ébranloient la Terre, & dispensoient les Feux du Ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avoient pas grand' peine à être pris pour des Divinitez, tandis que le Souverain Etre négligea le Salut des Nations. Mais le Diable n'a pas reçû de sa malice tout l'avantage qu'il en espéroit: car il est arrivé de-là que Pan, les Nymphes, & les autres Peuples Elémentaires, ayant trouvé moyen de changer ce commerce de culte en commerce d'amour; (car il vous souvient bien que chez les Anciens

ciens, Pan étoit le Roy de ces Dieux, qu'ils nommoient Dieux Incubes, & qui recherchoient fort les Filles) plusieurs des Payens ſont échappez au Démon, & ne brûleront pas dans les Enfers.

Je ne vous entens pas, Monſieur, [repris-je.] Vous n'avez garde de m'entendre [continua-t-il en riant, & d'un ton moqueur] voici qui vous paſſe, & qui paſſeroit auſſi tous vos Docteurs, qui ne ſavent ce que c'eſt que la belle Phyſique. Voicy le grand Myſtére de toute cette partie de Philoſophie qui regarde les Elémens : & ce qui ſeurement ôtera [ſi vous avez un peu d'amour pour vous-même] cette répugnance ſi peu Philoſophique, que vous me témoignez tout aujourd'huy.

Sachez donc, mon Fils, & n'allez pas divulguer ce grand * Arcane à quelque indigne ignorant. Sachez que comme les Sylphes acquiérent une Ame immortelle, par l'alliance qu'ils contractent avec les Hommes qui ſont prédeſtinez : de même les Hommes qui n'ont point de droit à la gloire éternelle, ces in

* *Terme de l'Art*, pour dire, *Secret*.

infortunez à qui l'immoralité n'eſt qu'un avantage funeſte ; pour leſquels le Meſſie n'a point été envoyé......

Vous étes donc Jaſeniſtes auſſi, Meſſieurs les Cabliſtes ? (interrompis-je.) Nous ne ſavons ce que c'eſt, mon Enfant, (reprit-il bruſquement) & nous dédaignons de nous informer, en quoy conſiſtent les ſectes diférentes, & les diverſes Religions, dont les ignorans s'infatuënt. Nous-nous en tenons à l'ancienne Religion de nos Péres les Philoſophes, de laquelle il faudra bien que je vous inſtruiſe un jour. Mais pour reprendre nôtre propos : ces hommes de qui la triſte immortalité ne ſeroit qu'une éternelle infortune ; ces malheureux Enfans, que le Souveran Pére a négligés, ont encore la reſſource, qu'ils peuvent devenir mortels en s'alliant avec les Peuples Elémentaires. De ſorte que vous voyez que les Sages ne riſquent rien pour l'éternité ; s'ils ſont prédeſtinez, ils ont le plaiſir de mener au Ciel (en quittant la priſon de ce corps) la Sylphide, ou la Nymphe qu'ils ont immortaliſée : & s'ils ne ſont pas prédeſti-

ſtines, le commerce de la Sylphide rend leur ame mortelle, & les délivre des horreurs de la ſeconde mort. Ainſi le Démon ſe vit échapper tous les Payens qui s'alliérent aux Nymphes. Ainſi les Sages ou les amis des Sages à qui Dieu nous inſpire de communiquer quelqu'un des quatre ſecrets Elémentaires (que je vous ay appris à-peu-prés) s'afranchiſſent du péril d'être damnés.

Sans mentir, Monſieur, (m'écriay-je, n'oſant le remettre en mauvaiſe humeur, & trouvant à propos de diférer de luy dire à plein mes ſentimens, juſqu'à-ce qu'il m'eût découvert tous les ſecrets de ſa Cabale, que je jugeay bien par cét échantillon devoir être fort bizarres & récréatifs) ſans mentir! vous pouſſés bien avant la ſageſſe, & vous avés eu raiſon de dire, que cecy paſſeroit tous nos Docteurs. Je croy même que cecy paſſeroit tous nos Magiſtrats : & que s'ils pouvoient découvrir qui ſont ceux qui échappent au Démon par ce moyen, comme l'ignorance eſt inique, ils prendroient les intérêts du Diable contre ces fugitifs, & leur feroient mauvais party.

Aussi est-ce pour cela (reprit le Comte) que je vous ay recommandé, & que je vous commande saintement le secret. Vos Juges sont étranges! ils condamnent une action trés-innocente comme un crime trés-noir. Quelle barbarie, d'avoir fait brûler ces deux Prêtres, que le Prince de la Mirande dit avoir connus: qui avoient eu chacun sa Sylphide l'espace de quarante ans! Quelle inhumanité d'avoir fait mourir Jeanne Vervillier qui avoit travaillé à immortaliser un Gnome durant trente six ans! Et quelle ignorance à Bodin de la traiter de Sorciére; de prendre sujet de son avanture, d'autoriser les chiméres populaires touchant les prétendus Sorciers, par un livre aussi impertinent que celuy de sa République est raisonnable!

Mais il est tard, & je ne prens pas garde que vous n'avés pas encore mangé. C'est donc pour vous, que vous parlés, Monsieur, (luy dis-je) car pour moy je vous écouteray jusqu'à demain sans incommodité. Ah pour moy, (reprit-il en riant, & marchant vers la porte)

il

il paroit bien que vous ne ſavés guéres ce que c'eſt que Philoſophie. Les Sages ne mangent que pour le plaiſir, & jamais pour la neceſſité. J'avois une idée toute contraire de la Sageſſe (repliquay-je) je croyois que le Sage ne dût manger que pour ſatisfaire à la neceſſité. Vous vous abuſiés, (dit le Comte) combien penſés-vous que nos Sages peuvent durer ſans manger? Que puis-je ſavoir, (luy dis-je.) Moïſe & Elie s'en paſſérent quarante jours, vos Sages s'en paſſent, ſans doute, quelques jours moins. Le bel éfort que ce ſeroit [reprit-il.] Le plus ſavant Homme qui fût jamais, le Divin, le preſque adorable Paracelſe aſſûre, qu'il a vû beaucoup de Sages, avoir paſſé des vingt années ſans manger quoy que ce ſoit. Luy-même avant qu'être parvenu à la Monarchie de la Sageſſe, dont nous luy avons juſtement déféré le Sceptre, il voulut eſſayer de vivre pluſieurs années en ne prenant qu'un demy-ſcrupule de Quinte-Eſſence Solaire. Et ſi vous voulés avoir le plaiſir de faire vivre quelqu'un ſans manger,

vous n'avez qu'à préparer la Terre comme j'ay dit qu'on peut la preparer pour la société des Gnomes. Cette Terre appliquée ſur le nombril, & renouvellée quand elle eſt trop ſeiche fait qu'on ſe paſſe de manger & de boire ſans nulle peine : ainſi que le veridique Paracelſe dit en avoir fait l'épreuve durant ſix mois.

Mais l'uſage de la Medecine Catholique Cabaliſtique nous afranchit bien mieux de toutes les néceſſitez importunes, à quoy la Nature aſſujettit les ignorans. Nous ne mangeons que quand il nous plaît ; & toute la ſuperfluité des viandes s'évanoüiſſant par la tranſpiration inſenſible, nous n'avons jamais honte d'étre Hommes. Il ſe tût alors, voyant que nous étions prés de nos gens. Nous allâmes au Village prendre un léger repas, ſuivant la coûtume des Heros de Philoſophie.

TROI-

TROISIEME ENTRETIEN

Sur les Sciences Secrétes.

APrès avoir dîné, nous retournâmes au labyrinthe. J'eſtois reveur, & la pitié, que j'avois de l'extravagance du Comte, de laquelle je jugeois bien qu'il me ſeroit difficile de le guerir, m'empêchoit de me divertir de tout ce qu'il m'avoit dit, autant que j'aurois fait, ſi j'euſſe eſperé de le ramener au bon ſens. Je cherchois dans l'antiquité quelque choſe à luy oppoſer, ou il ne pût répondre; car de luy alleguer les ſentimens de l'Egliſe, il m'avoit declaré qu'il ne s'en tenoit qu'à l'ancienne religion de ſes Peres les Philoſophes; & de vouloir convaincre un Cabaliſte par raiſon, l'entrepriſe eſtoit de longue haleine : outre que je n'avois garde de diſputer contre un homme de qui je ne ſçavois pas encore tous les principes.

Il me vint dans l'eſprit que ce qu'il m'avoit dit des faux Dieux, auſquels

il avoit ſubſtitué les Sylphes, & les autres peuples élementaires, pouvoit eſtre refuté par les Oracles des Payens, que l'Ecriture traitte par tout de diables, & non pas de Sylphes. Mais comme je ne ſçavois pas ſi dans les principes de ſa Cabale, le Comte n'attribuëroit pas les réponces des Oracles à quelque cauſe naturelle ; je crûs qu'il ſeroit à propos de luy faire expliquer ce qu'il en penſoit.

Il me donna lieu de le mettre en matiere, lors qu'avant de s'engager dans le labyrinthe, il ſe tourna vers le jardin. Voila qui eſt aſſez beau (dit-il) & ces ſtatuës font un aſſez bon effet. Le Cardinal (repartis-je) qui les fit apporter icy, avoit une imagination peu digne de ſon grand genie. Il croyoit que la plus-part de ces figures rendoient autrefois des Oracles : & il les avoit achetées fort cher, ſur ce pied-là. C'eſt la maladie de bien des gens (reprit le Comte.) L'ignorance fait commettre tous les jours une maniere d'idolatrie tres-criminelle ; puiſque l'on conſerve avec tant de

ſoin

ſoin, & qu'on tient ſi precieux les Idoles dont l'on croit que le diable s'eſt autrefois ſervy pour ſe faire adorer. O Dieu ne ſçaura-t-on jamais dans ce monde, que vous avez dés la naiſſance des ſiecles precipité vos ennemis ſous l'eſcabelle de vos pieds: & que vous tenez les Demons priſonniers ſous la terre, dans le tourbillon de tenébres? Cette curioſité ſi peu loüable, d'aſſembler ainſi ces pretendus organes des demons, pourroit devenir innocente (mon fils) ſi l'on vouloit ſe laiſſer perſuader qu'il n'a jamais eſté permis aux Anges de tenebres, de parler dans les Oracles.

Je ne croy pas (interrompis-je) qu'il fut aiſé d'établir cela parmy les Curieux: mais il le ſeroit peut-eſtre parmy les eſprits forts. Car il n'y a pas long-temps qu'il a eſté décide dans une conference faite exprés ſur cette matieres, par des Eſprits du premier Ordre; que tous ces pretendus Oracles n'eſtoient qu'une ſupercherie de l'avarice des Prêtres Gentils, ou qu'un

artifice de la Politique des Souverains.

Estoient-ce (dit le Comte) les Mahometans envoyez en Ambassade vers vostre Roy qui tinrent cette conference, & qui deciderent ainsi cette question? Non, Monsieur [respondis-je.] De quelle Religion sont donc ces Messieurs-là [repliqua-t-il] puis qu'ils ne content pour rien l'Ecriture Divine, qui fait mention en tant de lieux, de tant d'Oracles differens? Et principalement des Pythons, qui faisoient leur residence, & qui rendoient leurs réponces dans les parties destinées à la multiplication de l'image de Dieu? Je parlay [repliquay-je] de tous ces ventres discoureurs, & je fis remarquer à la Compagnie que le Roy Saül les avoit bannis de son Royaume, où il en trouva pourtant encore un la veille de sa mort, duquel la voix eut l'admirable puissance de ressusciter Samuel à sa priere & à sa rüine. Mais ces sçavans hommes ne laisserent pas de decider, qu'il n'y eut jamais d'Oracles.

Si l'Ecriture ne les touchoit pas [dit le Comte] il falloit les convaincre par toute

toute l'Antiquité, dans laquelle il eſtoit facile de leur en faire voir mille preuves merveilleuſes. Tant de vierges enceintes de la deſtinée des mortels, leſquelles enfantoient les bonnes & les mauvaiſes avantures de ceux qui les conſultoient. Que n'alleguiez vous Chryſoſtome, Origene, & Oecumenius? qui font mention de ces hommes divins, que les Grecs nommoient *Engaſtimandres*, de qui le ventre prophetique articuloit des Oracles ſi fameux. Et ſi vos Meſſieurs n'aiment pas l'Ecriture, & les Peres, il falloit mettre en avant ces filles miraculeuſes, dont parle le Grec Pauſanias; qui ſe changoient en Colombes, & ſous cette forme rendoient les Oracles celebres des *Colombes Dondonides*. Ou bien vous pouviez dire à la gloire de voſtre nation, qu'il y eut jadis dans la Gaule des Filles illuſtres, qui ſe metamorphoſoient en toute figure, au gré de ceux qui les conſultoient, & qui, outre les fameux Oracles qu'elles rendoient, avoient un empire admirable ſur les flots, & une authorité

ſalutaire ſur les plus incurables maladies. On eût traitté toutes ces belles preuves d'apocriphes (luy dis-je.) Eſt-ce que l'Antiquité les rend ſuſpectes? (reprit-il.) Vous n'aviez qu'à leur alleguer les Oracles, qui ſe rendent encor tous les jours. Et en quel endroit du monde? (luy dis-je.) A Paris (reliqua-t-il) à Paris! m'écriay-je. (Oüy à Paris! contnua-t-il.) Vous eſtes Maître en Iſraël, & vous ne ſçavez pas cela? Ne conſulte-t-on pas tous les jours les Oracles Aquatiques dans des verres d'eau; ou dans des baſſins; & les Oracles Aëriens dans des miroirs & ſur la main des vierges? Ne recouvre-t-on pas des chapelets perdus, & des montres dérobées? N'apprend-on pas ainſi des nouvelles des païs lointains, & ne voit-on pas ſes abſens? Hé Monſieur! que me contez-vous là? (luy dis-je.) Je vous raconte (reprit-il) ce que je ſuis ſeur qui arrive tous les jours; & dont il ne ſeroit pas difficile de trouver mille témoins oculaires. Je ne croy pas cela, Monſieur (repartis-je.) Les Magiſtrats fe-

feroient quelque exemple d'une action ſi puniſſable, & on ne ſouffrioit pas que l'Idolatrie, ... Ah que vous eſtes prompt! (interrompit le Comte.) Il n'y a pas tant de mal que vous penſez en tout cela: & la Providence ne permettra pas qu'on extirpe ce reſte de Philoſophie, qui s'eſt ſauvé du naufrage lamentable qu'à fait la verité: S'il reſte encore quelque veſtige parmy le peuple de la redoutable puiſſance des noms Divins; feriez-vous d'avis qu'on l'effaçât? & qu'on perdît le reſpect, & la reconnoiſſance qu'on doit au grand nom AGLA qui opere toutes ces merveilles, lors meſme qu'il eſt invoqué par les ignorans, & par les pecheurs: & qui feroit bien d'autres miracles dans une bouche Cabaliſtique. Si vous euſſiez voulu convaincre vos Meſſieurs de la verité des Oracles; vous n'aviez qu'à exalter voſtre imagination, & voſtre foy: & vous tournant vers l'Orient crier à haute voix AG.... Monſieurs (interrompis-je) je n'avois garde de faire cette eſpece d'argument, à d'auſſi honneſtes gens
que

que le ſont ceux avec qui j'eſtois ; ils m'euſſent pris pour phanatique : car aſſeurément ils n'ont point de foy en tout cela ; & quand j'euſſe ſçeu l'operation Cabaliſtique dont vous me parlez , elle n'eut pas reüſſi par ma bouche ; j'y ay encore moins de foy qu'eux. Bien bien , dit le Comte ſi vous n'en avez pas, nous vous en ferons venir. Cependant ſi vous aviez crû que vos Meſſieurs n'euſſent pas donné creance à ce qu'ils peuvent voir tous les jours à Paris : vous pouviez leur citer une hiſtoire d'aſſez fraiche date. L'Oracle que Celius Rhodiginus dit qu'il a veu luy même, rendu ſur la fin du ſiecle paſſé , par cét homme extraordinaire, qui parloit , & prediſoit l'avenir par le meſme organe que l'Eurycles de Plutarque. Je n'euſſe pas voulu (répondis-je) citer Rhodiginus ; la citation euſt eſté pédanteſque ; & puis on n'euſt pas manqué de me dire que cét homme eſtoit ſans doute un demoniaque.

On euſt dit cela tres-monacalement (répondit-il.) Monſieur (interrompis-

pis-je) malgré l'averſion Cabaliſtique que je voy que vous avez pour les Moines, je ne puis que je ne ſois pour eux en cette rencontre. Je croy qu'il n'y auroit pas tant de mal à nier tout-à fait qu'il y ait jamais eu d'Oracle, que de dire que ce n'eſtoit pas le Demon qui parloit en eux. Car enfin les Peres & les Theologiens..... Car enfin (interrompit-il) les Theologiens ne demeurent-ils pas d'accord que la ſçavante Sambethé la plus ancienne des Sybiles eſtoit fille de Noé? He! qu'importe (repris-je.) Plutarque (repliqua-t-il) ne dit-il pas que la plus ancienne Sibyle fut la premiere qui rendit des Oracles à Delphes? Cét eſprit que Sambethé logeoit dans ſon ſein n'eſtoit donc pas un Diable, ny ſon Apollon un faux Dieu: puiſque l'idolatrie ne commença que long-temps aprés la diviſion des langues: & il ſeroit peu vrayſemblable d'attribuër au Pere de menſonge les livrez Sacrez des Sibyles, & toutes les preuves de la veritable Religion que les Peres en ont tirées. Et puis, mon enfant (continua-t-il en riant)

riant) il ne vous appartient pas de rompre le mariage qu'un grand Cardinal a fait de David & de la Sibyle, ny d'accuser ce sçavant personnage d'avoir mis en paralelle un grand Prophete, & une malheureuse Energumene. Car ou David fortifie le témoignage de la Sibyle, ou la Sibyle affoiblit l'authorité de David. Je vous prie, Monsieur (interrompis je) reprenez vostre serieux.

Je le veux bien [dit-il] à condition que vous ne m'accusiez pas de l'estre trop. Le Demon à vostre avis, est-il jamais divisé de luy-même? & est-il quelquefois contre ses interests? Pourquoy non? [luy dis-je.] Pourquoy non? [dit-il] Parce que celuy que Tertulien a si heureusement & si magnifiquement apellé la Raison de Dieu ne le trouve pas à propos. Satan ne s'est jamais divisée de luy-même. Il s'ensuit donc, ou que le Demon n'a jamais parlé dans les Oracles, ou qu'il n'y a jamais parlé contre ses interests. Il s'ensuit donc que si les Oracles ont parlé contre les interests du Demon, ce n'e-

n'eſtoit pas le Demon qui parloit dans les Oracles. Mais Dieu n'a-t-il pas pû forcer le Demon [luy dis-je] de rendre témoignage à la verité & de parler contre luy-même ? Mais [reprit-il] ſi Dieu ne l'y a pas forcé ? Ah ! en ce cas-là [repliquay-je] vous aurez plus de raiſon que les Moines.

Voyons-le donc [pourſuivit-il,] & pour proceder invinciblement & de bonne foy : je ne veux pas amener les témoignages des Oracles que les Peres de l'Egliſe raportent ; quoy que je ſois perſuadé de la veneration que vous avez pour ces grands hommes. Leur Religion & l'intereſt qu'ils avoient à l'affaire, pourroit les avoir prévenus, & leur amour pour la verité pourroit avoir fait, que la voyant aſſez pauvre & aſſez nuë dans leur ſiecle, ils auroient emprunté pour la parer, quelque habit & quelque ornement du menſonge meſme : ils eſtoient hommes & ils peuvent par conſequent, ſuivant la maxime du poëte de la Synagogue avoir eſté témoins infideles.

Je vay donc prendre un homme qui ne

ne peut eſtre ſuſpect en cette cauſe: Payen, & Payen d'autre eſpece que Lucrece, ou Lucien ou les Epicuriens, un Payen infatué qu'il eſt des Dieux & des Demons ſans nombre, ſuperſti-tieux outre meſure, grand Magicien, ou ſoy diſant tel, & par conſequent grand Partiſan des Diables, c'eſt Por-phyre. Voicy mot pour mot quelques Oracles qu'il raporte.

ORACLE.

Il y a au deſſus du feu celeſte une flamme incorruptible, toûjours étincellante, ſource de la vie, fontaine de tous les eſtres, & prin-cipe de toutes choſes. Cette Flamme produit tout, & rien ne perit que ce qu'elle conſume. Elle ſe fait connoître par elle même; ce feu ne peut eſtre contenu en aucun lieu; il eſt ſans corps & ſans matiere, il environne les Cieux, & il ſort de luy une petite étincelle qui fait tout le feu du Soleil, de la Lune, & des Eſtoiles. Voila ce que je ſçay de Dieu: ne cherche pas à en ſçavoir d'avantage, car cela paſſe ta portée, quelque ſage que tu ſois. Au reſte, ſçache que l'homme injuſte & méchant

ne

ne peut ſe cacher devant Dieu. Ny adreſſe ny excuſe ne peuvent rien déguiſer à ſes yeux perçants. Tout eſt plein de Deiu, Dieu eſt par tout.

Vous voyez bien (mon fils) que cet Oracle ne ſent pas trop ſon Demon. Du moin (répondis-je) le Demon y ſort aſſez de ſon caractere : En voicy un autre (dit il) qui preſche encore mieux.

ORACLE.

Il y a en Dieu une immenſe profondeur de flamme : le cœur ne doit pourtant pas craindre de toucher à ce feu adorable, ou d'en eſtre touché ; il ne ſera point conſumé par ce feu ſi doux, dont la chaleur tranquille, & paiſible, fait la liaiſon, l'harmonie, & la durée du monde. Rien ne ſubſiſte que par ce feu, qui eſt Dieu meſme. Perſonne ne l'a engendré, il eſt ſans mere il ſçait tout, & on ne luy peut rien apprendre : il eſt inebranlable dans ſes deſſeins, & ſon nom eſt ineffable. Voila ce que c'eſt que Dieu : car pour nous qui ſommes ces Meſſagers, Nous Ne Sommes Qu'une Petite Partie de Dieu.

Hé bien ! que dites-vous de celuy-là ? je dirois de tous les deux [repliquay-je] que Dieu peut forcer le pere de mensonge à rendre témoignage à la verité. En voicy un autre [reprit le Comte] qui va vous lever ce scrupule.

ORACLE.

Helas Trepieds ; pleurez, & faites l'Oraison funebre de vostre Apollon. IL EST MORTEL, IL VA MOURIR, IL S'ETEINT ; *parce que la lumiere de la flamme celeste le fait éteindre.*

Vous voyez bien [mon enfant] que qui que ce puisse estre qui parle dans ces Oracles, & qui explique si bien aux Payens l'Essence, l'Unité, l'Immensité, l'Eternité de Dieu ; il avoüe qu'il est mortel & qu'il n'est qu'une étincelle de Dieu. Ce n'est donc pas le Demon qui parle, puis qu'il est immortel, & que Dieu ne le forceroit pas à dire qu'il ne l'est point. Il est arresté que Satan ne se divise point contre luy-mesme. Est-ce le moyen de se faire adorer que de dire

dire qu'il n'y a qu'un Dieu? Il dit qu'il eſt mortel; depuis quand le Diable eſt-il ſi humble que de s'oſter même ſes qualitez naturelles? Vous voyez donc, mon fils que ſi le principe de celuy qui s'appelle par excellence le Dieu des Sciences, ſubſiſte, ce ne peut-eſtre le Demon qui a parlé dans les Oracles.

Mais ſi ce n'eſt pas le Demon (luy dis-je) ou mentant de gayeté de cœur, quand il ſe dit mortel; ou diſant vray par force, quand il parle de Dieu: à quoy donc voſtre Cabale attribuëra-t-elle tous les Oracles, que vous ſoûtenez qui ont effectivement eſté rendus? Sera-ce à l'exhalaiſon de la terre, comme Ariſtote, Ciceron, & Plutarque? Ah! non pas cela, mon enfant (dit le Comte.) Graces à la Sacrée Cabale, je n'ay pas l'imagination bleſſée juſqu'à ce point-là. Comment! (repliquay-je) tenez-vous cette opinion-là fort viſionaire? ſes partiſans ſont pourtant gens de bon ſens. Ils ne le ſont pas, mon fils, en ce point icy (continua-t-il) & il eſt impoſſible d'attribuër à cette exhalaiſon tout ce qui s'eſt paſſé dans les

Oracles. Par exemple cét homme, chez Tacite, qui apparoissoient en songe aux Prestres d'un Temple d'Hercule en Armenie, & qui leur commandoit de luy tenir prests des couleurs équipez pour la chasse. Jusques là ce pourroit estre l'exhalaison: mais quand ces coureurs revenoient le soir tous outrez, & les carquois vuides de fleches; & que le lendemain on trouvoit autant de bestes mortes dans la forest qu'on avoit mis de fleches dans le carquois; vous voyez bien que ce ne pouvoit pas estre l'exhalaison qui faisoit cét effet. C'estoit encore moins le Diable; car ce seroit avoir une notion peu raisonnable & peu Cabalistique, du malheur de l'ennemy de Dieu, de croire qu'il luy fût permis de divertir à courir la biche & le lievre.

A quoy donc la Sacrée Cabale (luy dis-je) attribüe-t-elle tout cela? Attendez (répondit-il) avant que je vous découvre ce mystere, il faut que je guerisse bien vostre esprit de la prevention, où vous pourriez estre pour cette pretenduë exhalaison; car il me semble que

que vous avez cité avec emphaſe Ariſtote , Plutarque, & Ciceron. Vous pouviez encore citer Jamblique, qui tout grand eſprit qu'il eſtoit, fut quelque temps dans cette erreur, qu'il quitta pourtant bien-tôt, quand il eut examiné la choſe de prés, dans le livre des myſteres.

Pierre d'Apone, Pomponace, Levinius, Sirenius, & Lucilius Vanino, ſont ravis encore, d'avoir trouvé cette défaite dans quelques-uns des Anciens. Tous ces pretendus eſprits, qui quand ils parlent des choſes divines, diſent plutoſt ce qu'ils deſirent, que ce qu'ils connoiſſent ; ne veulent pas avoüer rien de ſur-humain dans les Oracles, de peur de reconnoître quelque choſe au deſſus de l'homme. Ils ont peur qu'on leur faſſe une échelle pour monter juſqu'à Dieu, qu'ils craignent de connoître par les degrez des creatures ſpirituelles: & ils aiment mieux s'en fabriquer une pour deſcendre dans le neant. Au lieu de s'élever vers le Ciel ils creuſent la terre, & au lieu de chercher dans des eſtres ſuperieurs à l'hom-

me, la cauſe de ces tranſports qui l'élevent au deſſus de luy-même, & le rendent une maniere de divinité ; ils attribuënt foiblement à des exhalaiſons impuiſſantes cette force de penetrer dans l'avenir, de découvrir les choſes cachées, & de s'élever juſqu'aux plus hauts ſecrets de l'Eſſence divine.

Telle eſt la miſere de l'homme, quand l'eſprit de contradiction & l'humeur de penſer autrement que les autres le poſſede? Bien loin de parvenir à ſes fins, il s'enveloppe, & s'entrave. Ces libertins ne veulent pas aſſujettir l'homme à des ſubſtances moins materielles que luy, & ils l'aſſujettiſſent à une exhalaiſon: & ſans conſiderer qu'il n'y a nul rapport entre cette chimerique fumée & l'ame de l'homme, entre cette vapeur & les choſes futures, entre cette cauſa frivole, & ces effets miraculeux; il leur ſuffit d'eſtre ſinguliers pour croire qu'ils ſont raiſonnables. C'eſt aſſez pour eux de nier les Eſprits & de faire les eſprits.

La ſingularité vous déplaiſt donc

fort

fort Monſieur? (interompis-je.) Ah! mon fils (me dit-il) c'eſt la peſte du bon ſens & la pierre d'achoppement des plus grands eſprits. Ariſtote tout grand Logicien qu'il eſt, n'a ſçeu eviter le piege, où la phantaiſie de la ſingularité, meine ceux qu'elle travaille auſſi violemment que luy; il n'a ſçeu eviter (dis-je) de s'embaraſſer & de ſe couper. Il dit dans le livre de la Generation des Animaux & dans ſes Morales, que l'eſprit & l'entendement de l'homme luy vient de dehors & qu'il ne peut nous venir de noſtre Pere: & par la ſpiritualité des operations de noſtre ame il conclud qu'elle eſt d'une autre nature que ce composé materiel qu'elle anime, & dont la groſſiereté ne fait qu'offuſquer les ſpeculations bien loin de contribüer à leur production.

Aveugle Ariſtote, puiſque ſelon vous, noſtre compoſé materiel ne peut eſtre la ſource de nos penſées ſpirituelles, comment entendez-vous qu'une foible exhalaiſon puiſſe eſtre la cauſe des penſées ſublimes, & de l'eſ-

sor que prennent les Pythiens qui rendent les Oracles ? Vous voyez bien [mon enfant] que cét esprit fort se coupe, & que sa singularité le fait égarer. Vous raisonnez fort juste Monsieur [luy dis-je] ravy de voir en effet qu'il parloit de fort bon sens, & esperant que sa folie ne seroit pas un mal incurable] Dieu veüille que....

Plutarque si solide d'ailleurs (continüa-t-il en m'interrompant) fait pitié dans son dialogue pourquoy les Oracles ont cessé. Il se fait objecter des choses convaintes, qu'il ne resout point Que ne répond il donc à ce qu'on luy dit ; que si c'est l'exhalaison qui fait ce transport ; tous ceux qui approchent du Trepied fatidique seroient saisis de l'entousiasme, & non pas une seule fille ; encore faut-il qu'elle soit Vierge. Mais comment cette vapeur peut-elle articuler des voix par le ventre ? De plus cette exhalaison est une cause naturelle, & necessaire qui doit faire son effet regulierement & toûjours ; pourquoy cette fille n'est-elle agitée que quand on la con-

consulte? Et ce qui presse le plus, pourquoy la terre a-t-elle cessé de pousser ainsi des vapeurs divines? Est-elle moins terre qu'elle n'estoit? reçoit-elle d'autres influences? a-t-elle d'autres mers & d'autres fleuves? Qui a donc ainsi bouché ses pores ou changé sa nature?

J'admire Pomponace, Lucile, & les autres Libertins, d'avoir pris l'idée de Plutarque, & d'avoir abondonné la maniere dont il s'explique. Il avoit parlé plus judicieusement que Ciceron & Aristote; comme il estoit homme de fort bon sens; & ne sçachant que conclure de tous ces Oracles, aprés une ennuyeuse irresolution, il s'estoit fixé que cette exhalaison qu'il croyoit qui sortoit de la terre, estoit un esprit tres-divin: ainsi il attribuoit à la Divinité ces mouvemens & ces lumieres extraordinaires des Prestresses d'Apollon. *Cette vapeur divinatrice est,* dit-il *une haleine, & une Esprit tres-divin & tres-saint.*

Pomponace, Lucile, & les Athées modernes, ne s'accommodent pas de

ces façons de parler qui ſuppoſent la divinité. Ces exhalaiſons (diſent-ils) eſtoient de la nature des vapeurs qui infectent les Atrabilaires, leſquels parlent des langues qu'ils n'entendent pas.

Mais Fernel refute aſſez bien ces impies, en prouvant que la bile, qui eſt une humeur peccante, ne peut cauſer cette diverſité de langues, qui eſt un des plus merveilleux éffets de la conſideration, & une expreſſion artificielle de nos penſées. Il a pourtant decidé la choſe imparfaitement, quand il a ſouſcrit à Pſellus, & à tous ceux qui n'ont pas penetré aſſez avant dans noſtre Sainte Philoſophie, ne ſçachant où prendre les cauſes de ces effets ſi ſurprenans, il a fait comme les femmes & les Moines, & les a attribuez au Demon. A qui donc faudra-t-il les attribuer ? (luy dis-je.) Il y a long-temps que j'attens ce ſecret Cabaliſtique.

Plutarque même l'a tres-bien marqué (me dit-il) & il eut bien fait de s'en tenir-là. Cette maniere irreguliere

de

de s'expliquer par un organe indecent n'eſtant pas aſſez grave & aſſez digne de la Majeſté des Dieux (dit ce Payen,) & ce que les Oracles diſoient ſurpaſſant auſſi les forces de l'ame de l'homme; ceux-là ont rendu un grand ſervice à la Philoſophie, qui ont étably des creatures mortelles entre les Dieux & l'homme, auſquelles on peut rapporter tout ce qui ſurpaſſe la foibleſſe humaine, & qui n'approche pas de la grandeur Divine.

Cette opinion eſt de toute l'ancienne Philoſophie. Les Platoniciens, & les Pythagoriciens l'avoient priſe des Egyptiens, & ceux-cy de Joſeph le Sauveur, & des Hebreux qui habiterent en Egypte avant le paſſage de la mer rouge. Les Hebreux appelloient ces ſubſtances qui ſont entre l'Ange & l'homme *Sadaim*; & les Grecs tranſpoſant les Syllabes, & n'ajoûtant qu'une lettre, les ont appellez *Daimonas*. Ces Demons ſont chés les anciens Philoſophes une gent Aërienne, dominante ſur les elemens, mortelle, engendrante, méconnüe dans ce ſiecle par ceux qui

qui recherchent peu la verité dans son ancienne demeure, c'est à dire dans la Cabale & dans la Theologie des Hebreux, lesquels avoient par devers eux l'art particulier d'entretenir cette nation aërienne & de converser avec tous ces habitans de l'air.

Vous voila je pense encore revenir à vos Sylphes, Monsieur (interrompis-je.) Oüy, mon fils, (continua-t-il.) Le Theraphim des Juifs n'estoit que la ceremonie qu'il falloit observer pour ce commerce: & ce Juif Michas qui se plaint dans le Livre des Juges, qu'on luy a enlevé ses Dieux, ne pleure que la perte de la petite Statuë, dans laquelle les Sylphes l'entretenoient. Les Dieux que Rachel deroba à son Pere, estoient encore un Teraphim: Michas, ny Laban ne sont pas repris d'idolatrie, & Jacob n'eut eu garde de vivre quatorze ans avec un Idolatre, ny d'en épouser la fille: ce n'estoit qu'un commerce de Sylphes; & nous sçavons par tradition, que la Synagogue tenoit ce commerce permis, & que l'Idole de la femme de David n'estoit que le Theraphim,

raphim, à la faveur duquel elle entretenoit les peuples elementaires : car vous jugez bien que le Prophete du cœur de Dieu n'euſt pas ſouffert l'idolatrie dans ſa maiſon.

Ces Nations elementaires, tant que Dieu negligea le ſalut du monde en punition du premier peché, prenoient plaiſir à expliquer aux hommes dans les Oracles ce qu'elles ſçavoient de Dieu; leur montrer à vivre moralement; leur donner des conſeils tres-ſages & tres-utiles, tels qu'on en voit grand nombre chez Plutarque, & dans tous les Hiſtoriens. Dés qne Dieu prit pitié du Monde, & voulut devenir luy-même ſon Docteur, ces petits maiſtres ſe retirerent. De là vient le ſilence des Oracles.

Il reſulte donc de tout voſtre diſcours, Monſieur (repartis-je,) qu'il y a eu aſſeurement des Oracles, & que s'eſtoit les Sylphes qui les rendoient, & qui les rendent même tous les jours dans des verres ou dans des miroirs. Les Sylphes ou les Salamandres, les Gnomes ou les Ondiens (reprit le Comte)

Comte.) Si cela eſt, Monſieur (repliquay-je) tous vos peuples elementaires ſont bien mal-honnêtes gens. Pourquoy donc? (dit-il.) Hé peut-on voir rien de plus fripon (pourſuivis-je) que toutes ces réponces à double ſens qu'ils donnoient toûjours. Toûjours?! (reprit-il.) Ha! non pas toûjours Cette Sylphide qui apparut à ce Romain en Aſie & qui luy predit qu'il y reviendroit un jour avec la dignité de Proconſul, parloit-elle bien obſcurement? Et Tacite ne dit-il pas que la choſe arriva comme elle avoit eſté predite? Cette inſcription, & ces Statuës fameuſes dans l'Hiſtoire d'Eſpagne, qui aprirent au malheureux Roy Rodrigues, que ſa curioſité & ſon incontinence ſeroient punies par des hommes habillez & armez de même qu'elles l'eſtoient, & que ces hommes noirs s'empareroient de l'Eſpagne & y regneroient long-temps. Tout cela pouvoit-il eſtre plus clair, & l'evenement ne le juſtifia t-il pas l'année même? Les Mores ne vinrent-ils pas détroner ce Roy effeminé? Vous en ſçavez l'hiſtoire

ſtoire: & vous voyez bien que le Diable, qui depuis le regne du Meſſie ne diſpoſe pas des Empires, n'a pas pû eſtre auteur de cét Oracle : & que ç'a eſté aſſeurément quelque grand Gabaliſte, qui l'avoit apris de quelque Salamandre des plus ſçavans. Car comme les Salamandres aiment fort la Chaſteté, ils nous apprennent volontiers les malheurs qui doivent arriver au monde par le defaut de cette vertu.

Mais, Monſieur (luy dis-je) trouvez-vous bien chaſte & bien digne de la pudeur Cabaliſtique, cét Organe heteroclite, dont ils ſe ſervoient pour précher leur Morale? Ah! pour cette fois (dit le Comte en riant) vous avez l'imagination bleſſée, & vous ne voyez pas la raiſon phyſique qui fait, que le Salamandre enflammé ſe plaiſt naturellement dans les lieux les plus ignées, & eſt attiré par...... j'entens, j'entens (interrompis-je) ce n'eſt pas la peine de vous expliquer plus au long.

Quand à l'obſcurité de quelques Oracles (pourſuivit-il ſerieuſement) que

que vous appellez friponerie, les tene-bres ne ſont-elles pas l'habit ordinaire de la verité ? Dieu ne ſe plaiſt-il pas à ſe chacher de leur voile ſombre, & l'Oracle continuel qu'il a laiſſé à ſes enfans, la Divine Ecriture n'eſt-elle pas envelopée d'une adorable obſcurité, qui confond & fait égarer les ſuperbes, autant que ſa lumiere guide les humbles ¿

Si vous n'avez que cette difficulté [mon fils] je ne vous conſeille pas de differer d'entrer en commerce avec les peuples elementaires. Vous les trouverez tres-honneſtes gens ſçavans, bienfaiſans, craignans Dieu. Je ſuis d'avis que vous commenciez par les Salamandres : car vous avez un Mars au haut du Ciel dans voſtre figure ; ce qui veut dire qu'il y a bien du feu dans toutes vos actions. Et pour le mariage je ſuis d'avis que vous preniez une Sylphide ; vous ſerez plus heu-reux avec elle qu'avec les autres : car vous avez Jupiter à la pointe de voſtre Aſcendant que Venus regarde d'un Sextil. Or Jupiter perſide à l'air & aux

aux peuples de l'air. Toutes-fois il faut consulter vostre cœur la dessus; car comme vous verrez un jour, c'est par les astres interieurs que le Sage se gouverne, & les Astres du Ciel exterieur ne servent qu'à luy faire connoistre plus seurement les aspects des astres du Ciel interieur qui est en chaque creature. Ainsi, c'est à vous à me dire maintenant quelle est vostre inclination; afin que nous procedions à vostre alliance avec les peuples elementaires qui vous plairont le mieux. Monsieur (respondis-je) cette affaire demande, à mon avis, un peu de consultation. Je vous estime de cette réponse (me dit-il) mettant la main sur mon épaule. Consultez meurement cette affaire, sur tout avec celuy qui se nomme par excellence l'Ange du Grand Conseil: allez vous mettre en priere, & j'iray demain chez vous à deux heures aprés midy.

Nous revinsmes à Paris, je le remis durant le chemin sur le discours contre les Athées & les Libertins, je n'ay jamais oüi si bien raisonner ny dire

des choses si hautes & si subtiles pour l'existence de Dieu, & contre l'aveuglement de ceux qui passent leur vie sans se donner tous entiers à un culte serieux & continuel de celuy de qui nous tenons & qui nous conserve nostre estre: J'estois surpris du caractere de cét homme, & je ne pouvois comprendre comme il pouvoit estre tout à la fois, si fort, & si foible: si admiable & si ridicule.

QUATRIE'ME ENTRETIEN.

sur les Sciences Secrétes.

J'Attendis chez moy Monsieur le Comte de Gabalis, comme nous l'avions arresté en nous quittant. Il vint à l'heure marquée, & m'abordant d'un air riant; Hé bien, mon fils, (me dit-il) pour quelle espece de peuples invisibles Dieu vous donne-t-il plus de penchant, & quelle alliance aimerez vous mieux, celle des Salamandres, ou des Gnomes, des Nymphes, ou des Sylphides? Je n'ay pas encore

encore tout-à-fait resolu ce mariage, Monsieur (repartis-je.) A quoy tient-il donc? (repartit-il.) Franchement, Monsieur (luy dis-je) je ne puis guerir mon imagination; elle me represente toûjours ces pretendus hostes des elemens comme des Tiercelets de Diables. O Seigneur (s'écria-t-il) dissipez, ô Dieu de lumiere, les tenebres, que l'ignorance & la perverse éducation ont repandu dans l'esprit de cét Eleu, que vous m'avez fait connoître que vous destinez à de si grandes choses. Et vous, mon fils, ne fermez pas le passage à la verité qui veut entrer chez vous: soyez docile. Mais non, je vous dispense de l'estre: car aussi bien est-il injurieux à la verité de luy preparer les voyes. Elle sçait forcer les portes de fer, & entrer où elle veut, malgré toute le resistance du Mensonge. Que pouvez-vous avoir à luy opposer? Est-ce que Dieu n'a pû créer ces substances dans les elemens telles que je les ay depeintes?

Je n'ay pas examiné (luy dis-je) s'il y a de l'impossibilité dans la chose

même; si un seul element peut fourni
du sang, de la chair, & des os: s'il
peut avoir un temperament sans mé-
lange, & des actions sans contrarieté
mais supposé que Dieu ait pû le faire
quelle preuve solide y a t-il qu'il l'
fait?

Voulez vous en estre convaincu tou
à l'heure (reprit-il) sans tant de fa-
çon. Je m'en vay faire venir le
Sylphes de Cardan; vous entendre
de leur propre bouche ce qu'ils sont, &
ce que je vous en ay appris. Non pa
cela, Monsieur, s'il vous plaist (m'é-
criay-je brusquement;) differez, je vou
en conjure, cette espece de preuve
jusqu'à ce que je sois persuadé que ce
gens là ne sont pas ennemis de Dieu
car jusques-là j'aimerois mieux mouri
que de faire ce tort à ma conscience
de.......

Voilà, voilà l'ignorance, & la fausse
pieté de ces temps malheureux (inter-
rompit le Comte d'un ton colere.) Que
n'efface-t-on donc du Calendrier des
Saints les plus grands des Anachoretes?
Et que ne brule-t-on ses Statuës? C'est
grand

grand dommage qu'on n'inſulte à ſes cendres venerables ! & qu'on ne les jette au vent, comme on feroit celles des malheureux qui ſont accuſez d'avoir eu commerce avec les Demons. S'eſt-il aviſé d'exorciſer les Sylphes ? & ne les a-t-il pas traitez en hommes ? Qu'avez-vous à dire à cela, Monſieur le ſcrupuleux, vous & tous vos Docteurs miſerables ? Le Sylphe qui diſcourut de ſa nature à ce Patriarche, à vôtre avis eſtoit-ce un Tiercelet de Demon ? Eſt-ce avec un Lutin que cét homme incomparable confera de l'Evangile ? Et l'accuſerez-vous d'avoir prophané les myſteres adorables en s'en entretenant avec un Phantôme ennemy de Dieu ; Athanaſe & Jerôme ſont donc bien indignes du grand nom qu'ils ont parmy vos ſçavans, d'avoir écrit avec tant d'eloquence l'eloge d'un homme qni traitoit les Diables ſi humainement. S'ils prenoient ce Sylphe pour un Diable, il falloit ou cacher l'avanture, ou retrancher la predication en eſprit, ou cette apoſtrophe ſi pathetique que l'Anachorete

 plus

plus zelé & plus credule que vous, fait à la ville d'Alexandrie : & s'ils l'ont pris pour une creature ayant part, comme il l'asseuroit, à la redemption aussi bien que nous ; & si cette apparition est à leur avis une grace extraordinaire que Dieu faisoit au Saint dont ils écrivent la vie ; estes-vous raisonnable d'estre plus sçavant qu'Athanase & Jerôme, & plus Saint que le Divin Antoine ? Qu'eussiez vous dit à cét homme admirable, si vous aviez esté du nombre des dix mille Solitaires, à qui il raconta la conversation qu'il venoit d'avoir avec le Sylphe ? Plus sage, & plus éclairé que tous ces Anges terrestres, vous eussiez sans doute remontré au Saint Abbé, que toute son avanture n'estoit qu'une pure illusion, & vous eussiez dissuadé son disciple Athanase, de faire sçavoir à toute la terre une histoire si peu conforme à la Religion, à la Philosophie, & au sens commun. N'est-il pas vray ?

Il est vray (luy dis-je) que j'eusse esté d'avis, ou de n'en rien dire du tout, ou d'en dire d'avantage, Athanase &

Jerôme

Jerôme n'avoient garde (reprit-il) d'en dire davantage ; car ils n'en ſçavoient que cela, & quand ils auroient tout ſceu, ce qui ne peut eſtre, ſi on n'eſt des noſtres, ils n'euſſent pas divulgué temerairement les ſecrets de la Sageſſe.

Mais pourquoy ? (repartis-je) ce Sylphe ne propoſa-t-il pas à Saint Antoine ce que vous me propoſez aujourd'huy ? (Quoy dit le Comte en riant) le mariage ? Ha ! c'euſt été bien à propos ? Il eſt vray (repris-je) qu'apparamment le bon homme n'euſt pas accepté le party. Non ſeurement (dit le Comte) car c'eût eſté tenter Dieu de ſe marier à cét âge-là, & de luy demander des enfans. Comment (repris-je) eſt-ce qu'on ſe marie à ces Sylphes pour en avoir des enfans ? Pourquoy donc, (dit-il) eſt-ce qu'il eſt jamais permis de ſe marier pour une autre fin? Je ne penſois pas (repondis-je) qu'on pretendît lignée, & je croyois ſeulement que tout cela n'aboutiſſoit qu'à immortaliſer les Sylphides.

Ha ! vous avez tort (pourſuit-il) la

la charité des philoſophes fait qu'ils ſe propoſent pour fin l'immortalité des Sylphides:mais la nature fait qu'ils deſirent de les voir fecondes. Vous verrez quand vous voudrez dans les airs ces familles Philoſophiques. Heureux le monde, s'il n'avoit que de ces familles, & s'il n'y avoit pas des enfans de peché. Qu'appellez-vous enfans de peché, Monſieur, (interrompis-je) ce ſont, mon fils (continua-t-il) ce ſont tous les enfans qui conceus par la voye ordinaire; enfans conceus par la volonté de la chair, non pas par la volonté de Dieu; enfans de colere & de malediction; en un mot enfans de l'homme & de la femme. Vous avez envie de m'interrompre; je voy bien ce que vous voudriez me dire. Oüy, mon enfant, ſçachez que ce ne fut jamais la volonté du Seigneur que l'homme & la femme euſſent des enfans comme ils en ont. Le deſſein du tres-ſage ouvrier eſtoit bien plus noble; il vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'eſt. Si le miſerable Adam n'eût pas deſobeï groſſierement à l'ordre qu'il

avoit de Dieu de ne toucher point à Eve: & qu'il ſe fut contenté de tout le reſte des fruits du jardin de volupté, de toutes les beautez des Nymphes & des Sylphides; le monde n'ût pas eu la honte de ſe voir remply d'hommes ſi imparfaits, qu'ils peuvent paſſer pour des monſters auprés des enfans des Philoſophes.

Quoy, Monſieur (luy disje) vous croyez, à ce que je voy, que le crime d'Adam eſt autre choſe qu'avoir mangé la pomme? Quoy, mon fils (reprit le Comte) eſtes vous du nombre de ceux qui ont la ſimplicité de prendre l'hiſtoire de la pomme à la lettre? Ha! ſçachez que la langue ſainte uſe de ces innocentes metaphores pour éloigner de nous les idées peu honneſtes d'une action qui a cauſé tous les malheurs du genre humain. Ainſi quand Salomon diſoit, je veux monter ſur la palme, & j'en veu cüeillir les fruits; il avoit un autre appetit que de manger des dattes. Cette langue que les Anges conſacrent, & dont ils ſe ſervent pour chanter des Hymnes au Dieu vivant,

n'a point de terme qui exprime ce qu'elle nomme figurément, l'appellant pomme ou datte. Mais le Sage démesle aisément ces chastes figures. Quand il voit que le goust, & la bouche d'Eve ne sont point punis, & qu'elle accouche avec douleur ; il connoist que ce n'est pas le goust qui est criminel : & découvrant quel fut le premier peché par le soin que prirent les premiers pecheurs de cacher avec des feüilles certains endroits de leur corps, il conclut que Dieu ne vouloit pas que les hommes fussent multipliez par cette lache voye. O Adam! tu ne devois engendrer que des hommes semblables à toy, ou n'engendrer que des Heros ou des Geans.

Hé! quel expedient avoit-il (interrompis-je) pour l'une ou pour l'autre de ces generations merveilleuses? Obeïr à Dieu (repliqua-t-il) ne toucher qu'aux Nymphes, aux Gnomes, aux Sylphides, ou aux Salamandres. Ainsi il n'eut veu naître que des Heros, & l'Univers eût esté peuplé de gens tous merveilleux, & remplis de force & de sa-

ſageſſe. Dieu a voulu faire conjecturer la difference qu'il y eût eu entre ce monde innocent & le monde coupable que nous voyons, en permettant de temps en temps qu'on viſt des enfans nez de la force qu'il l'avoit projetté. On a donc veu quelquefois, Monſieur (luy dis-je) de ces enfant des elemens! Et un Licentié de Sorbonne, qui me citoit l'autre jour S. Auguſtin, S. Jerôme, & Gregoire de Naziance, s'eſt donc mépris, en croyant qu'il ne peut naître aucun fruit de ces amours des eſprits pour nos femmes, ou du commerce que peuvent avoir les hommes avec certains Demons qu'il nommoit Hyphialets.

Lactance à mieux raiſonné (reprit-le Comte) & le ſolide Thomas d'Aquin à ſçavamment reſolu, que non ſeulement ces commerces peuvent eſtre feconds: Mais que les enfans qui en naiſſent ſont d'une nature bien plus genereuſe & plus heroïque. Vous lirez en effet quand il vous plaira les hauts faits de ces hommes puiſſans & fameux, que Moyſe dit qui ſont nez de

de la ſorte; nous en avons les Hiſtoires par devers nous dans le Livre des guerres du Seigneur, cité au vingt-troiſiéme chapitre des Nombres. Cependant jugez de ce que le monde ſeroit, ſi tous ces habitans reſſembloient à Zoroaſtre.

Zoroaſtre (luy dis-je) qu'on dit qui eſt l'Auteur de la Necromance? C'eſt luy-même (dit le Comte) de qui les ignorans ont écrit cette calomnie. Il avoit l'honneur d'eſtre fils du Salamandre Oromaſis, & de Veſta femme de Noë. Il vécut douze cens ans le plus ſage Monarque du Monde, & qui fut enlevé par ſon Pere Oromaſis dans la region des Salamandres. Je ne doute pas (luy dis-je) que Zoroaſtres ne ſoit avec le Salamandre Oromaſis dans la region du feu: mais je ne voudrois pas faire à Noë l'outrage que vous luy faites.

L'outrage n'eſt pas ſi grand que vous pourriez croire; (reprit le Comte) tous ces Patriarches-là tenoient à grands honneur d'eſtre les peres putatifs des enfans que les enfans de Dieu vouloient

avoir

avoir de leurs femmes: mais cecy est encore trop fort pour vous, Revenons à Oromasis; il fut aimé de Vesta femme de Noë. Cette Vesta étant morte fut le genie tutelaire de Rome; & le feu sacré qu'elle vouloit que des Vierges conservassent avec tant de soin, estoit en l'honneur du Salamandre son amant. Outre Zoroastre il nâquit de leur amour une fille d'une beauté rare, & d'une sagesse extréme; c'estoit la divine Egerie, de qui Numa Pompilius reçeut toutes ses Loix. Elle obligea Numa qu'elle aimoit, de faire bâtir un Temple à Vesta sa mere, où on entretiendroit le feu sacré en l'honneur de son pere Oromasis. Voilà la verité de la fable, que les Poëtes & les Historiens Romains ont contée de cétte Nymphes Egerie. Guillaume Postel le moins ignorant de tous ceux qui ont étudié la Cabale dans les livres ordinaires, a sçu que Vesta estoit femme de Noë: mais il a ignoré qu'Egerie fut fille de cette Vesta; & n'ayant pas lû les livres secrets de l'ancienne Cabale, dont le Prince de la Mirande

acheta

acheta si cherement un exemplaire, il a confondu les choses, & a creu seulement qu'Egerie estoit le bon Genie de la femme de Noë. Nous apprenons dans ces livres, qu'Egerie fut conçuë sur l'eau lors que Noë erroit sur les flots vangeurs qui innondoient l'Univers: les femmes estoient alors reduites à ce petit nombre qui se sauverent dans l'Arche Cabalistique, que ce second Pere du monde avoit bâtie; ce grand homme gemissant de voir le châtiment épouvantable dont le Seigneur punissoit les crimes causez par l'amour qu'Adam avoit eu pour son Eve; voyant qu'Adam avoit perdu sa posterité en preferant Eve aux filles des Elemens, & en l'ôtant à celuy des Salamandres, ou des Sylphes qui eût sceu se faire aimer à elle. Noë (dis-je) devenu sage par l'exemple funeste d'Adam, consentit que Vesta sa femme se donnât au Salamandre Oromasis Prince des substances ignées; & persuada ses trois enfans de ceder aussi leur trois femmes aux Princes des trois autres elemens. L'Univers fut en peu
de

de temps repeuplé d'hommes heroiques, ſi ſçavans, ſi beaux, ſi admirables, que leur poſterité ébloüie de leurs vertus les a pris pour des divinitez. Un des enfans de Noë, rebelle au conſeil de ſon pere, ne pût reſiſter aux attraits de ſa femme, non plus qu'Adam aux charmes de ſon Eve: mais comme le peché d'Adam avoit noirci toutes les ames de ſes deſcendans, le peu de complaiſance que Cham eut pour les Sylphes, marqua toute ſa noire poſterité. De là vient (diſent nos Cabaliſtes) le tein horrible des Ethiopiens, & de tous ces peuples hideux à qui il eſt commandé d'habiter ſous la Zone Torride, en punition de l'ardeur profane de leur Pere.

Voilà des traits bien particuliers, Monſieur (dis-je admirant l'égarement de cét homme) & voſtre Cabale eſt d'un merveilleux uſage pour éclaircir l'antiquité. Merveilleux (reprit-il gravement) & ſans elle, Ecriture, Hiſtoire, Fable & Nature ſont obſcurs & intelligibles. Vous croyez, par exemple, que l'injure que Cham fit à ſon

ſon Pere ſoit telle qu'il ſemble à la lettre ; vrayement c'eſt bien autre choſe. Noë ſorti de l'Arche, & voyant que Veſta ſa femme ne faiſoit qu'embellir par le commerce qu'elle avoit avec ſon Amant Oromaſis, redevint paſſionné pour elle. Cham craignant que ſon Pere n'allât encore peupler la terre d'enfans auſſi noirs que ſes Ethiopiens, prit ſon temps un jour que le bon veillard étoit plein de vin, & le chaſtra ſans miſericorde..... Vous riez ?

Je ris du zele indiſcret de Cham, (luy dis-je,) Il faut plûtoſt admirer (reprit le Comte) l'honneſteté du Salamandre Oramaſis, que la jalouſie n'empêcha pas d'avoir pitié de la diſgrace de ſon rival. Il apprit à ſon fils Zoroaſtre, autrement nommé Japhet, le nom du Dieu tout-puiſſant qui exprime ſon eternelle fecondité : Japhet prononça ſix fois, alternativement avec ſon frere Sem, marchant à reculons vers le Patriarche, le nom redoutable JABAMIAH ; & ils reſtituerent le Vieillard en ſon entier. Cette hiſtoi-

re

re mal entenduë a fait dire aux Grecs, que le plus vieux des Dieux avoit eſté chaſtré par un de ſes enfans : mais voilà la verité de la choſe. D'où vous pouvez voir combien la morale des peuples du feu eſt plus humaine que la noſtre, & meſme plus que celle des peuples de l'air ou de l'eau ; car la jalouſie de ceux-cy eſt cruelle, comme le divin Paracelſe nous l'a fait voir dans une avanture qu'il raconte, & qui a eſté veuë de toute la ville de Stauffenberg. Un Philoſophe avec qui une Nymphe eſtoit entrée en commerce d'immortalité, fut aſſez mal-honnête homme pour aimer une femme ; comme il dinoit avec ſa nouvelle Maiſtreſſe & quelques-uns de ſes amis , on vit en l'air la plus belle cuiſſe du monde ; l'amante inviſible voulut bien la faire voir aux amis de ſon infidelle, afin qu'ils jugeaſſent du tort qu'il avoit de luy preferer une femme. Aprés quoy la Nymphe indignée le fit mourir ſur l'heure.

Ha ! Monſieur (m'écriay-je) cela pourroit bien me dégoûter de ces amantes

tes si delicates. Je confesse (reprit-il) que leur delicatesse est un peu violente. Mais si on a veu parmy nos femmes des amantes irritées faire mourir leurs amans parjures, il ne faut pas s'étonner que ces amantes si belles & si fidelles s'emportent, quand on les trahit; d'autant plus qu'elles n'exigent des hommes que de s'abstenir des femmes, dont elles ne peuvent souffrir les défauts, & qu'elles nous permettent d'en aimer parmy elles autant qu'il nous plaît. Elles preferent l'interest & l'immortalité de leurs compagnes à leur satisfaction particuliere; & elles sont bien-aises que les Sages donnent à leur Republique autant d'enfans immortels qu'ils en peuvent donner.

Mais enfin, Monsieur (repris-je) d'où vient qu'il y a si peu d'exemples de tout ce que vous me dites? Il y en a grand nombre, mon enfant (poursuivit-il) mais on n'y fait pas reflexion; ou on n'y ajoûte point de foy, ou enfin on les explique mal, faute de connoitre nos principes. On attribuë aux Demons tout ce qu'on devroit attribuër aux

peu-

peuples des Elemens. Un petit Gnome ſe fait aimer à la celebre Magdelaine de la Croix, Abbeſſe d'un Monaſtere à Cordouë en Eſpagne; elle le rend heureux dés l'âge de douze ans, & ils continuent leur commerce l'eſpace de trente. Un directeur ignorant perſuade Magdelaine que ſon Amant eſt un Lutin, & l'oblige de demander l'abſolution au Pape Paul III. Cependant il eſt impoſſible que ce fût un Demon; car toute l'Europe a ſçeu, & Caſſiodorus Remus a voulu apprendre à la poſterité le miracle qui ſe faiſoit tous les jours en faveur de la ſainte fille, ce qui apparemment ne fût pas arrivé, ſi ſon commerce avec le Gnome euſt eſté ſi diabolique que le venerable Dictateur l'imaginoit. Ce Docteur-là euſt dit hardiment, ſi je ne me trompe, que le Syphe qui s'immortaliſoit avec la jeune Gertrude Religieuſe du Monaſtere de Nazareth au Dioceſe de Cologne, eſtoit quelque Diable. Aſſeurément (luy dis-je) & je le crois auſſi. Ha! mon fils (pourſuivit le Comte en riant.) Si cela eſt, le Diable n'eſt gueres mal-

heureux de pouvoir entretenir commerce de galanterie avec une fille de treize ans & luy écrire ces billets doux, qui furent trouvez dans sa cassette.

Croyez, mon enfant, croyez que le Demon a dans la region de la mort, des occupations plus tristes & plus conformes à la haine qu'a pour luy le Dieu de pureté: mais c'est ainsi qu'on se ferme volontairement les yeux. On trouve, par exemple, dans Tite-Live, que Romulus estoit fils de Mars; les esprits fort disent, c'est une fable: les Theologiens, il estoit fils d'un Diable incube: les plaisans, Mademoiselle Sylvie avoit perdu ses gans, & elle en voulut couvrir la honte, en disant qu'un Dieu les luy avoit vollez. Nous qui connoissons la Nature, & que Dieu a appellez de ces tenebres à son admirable lumiere, nous sçavons que ce Mars pretendu estoit un Salamandre, qui épris de la jeune Sylvie, la fit mere du grand Romulus, ce Heros qui aprés avoir fondé sa superbe Ville, fut enlevé par son Pere dans un char enflammé, comme Zoroastre le fut par Oromasis.

Un

Un autre Salamandre fut pere de Servius Tullius; Tite Live dit que ce fut le Dieu du feu, trompé par la reſſemblance, & les ignorans en ont fait le meſme jugement que du Pere de Romulus. Le fameux Hercule, l'invincible Alexandre, eſtoient fils du plus grand des Sylphes. Les Hiſtoriens ne connoiſſant pas cela, ont dit que Jupiter en eſtoit le pere: ils diſoient vray; car comme vous avez appris, ces Sylphes, Nymphes, & Salamandres, s'étoient erigez en Divinitez. Les Hiſtoriens qui les croyoient tels, appelloient enfans des Dieux tous ceux qui en naiſſent.

Tel fut le divin Platon, le plus divin Apollonius Thianeus, Hercule, Achille, Sarpedon, le pieux Ænée, & le fameux Melchiſedech; car ſçavez vous qui fut le pere de Melchiſedech? Non vrayement (luy dis-je) car S. Paul ne le ſçavoit pas. Dites donc qu'il ne le diſoit pas (reprit le Comte) & qu'il ne luy eſtoit pas permis de reveler les Myſteres Cabaliſtiques. Il ſçavoit bien que le Pere de Melchiſedech

eſtoit Sylphe; & que ce Roy de Salem fut conçeu dans l'Arche par la femme de Sem. La maniere de ſacrifier de ce Pontife eſtoient la même que ſa couſine Egerie apprit au Roy Numa, auſſi bien que l'adoration d'une Souveraine Divinité ſans image & ſans ſtatuë: à cauſe dequoy les Romains devenus Idolatres quelques temps aprés brûlerent les Saints Livres de Numa qu'Egerie avoit dictez. Le premier Dieu des Romains eſtoit le vray Dieu, leur Sacrifice eſtoit le veritable, ils offroient du Pain & du Vin au Souverain Maître du Monde: mais tout cela ſe pervertit en ſuite. Dieu ne laiſſa pas pourtant, en reconnoiſſance de ce premier culte, de donnner à cette Ville qui avoit reconnu ſa Souveraineté, l'Empire de l'Univers. Le même Sacrifice que Melchiſedech.......

Monſieur (interrompis-je) je vous prie laiſſons-là Melchiſedech, la Sylphe qui l'engendra, ſa couſine Egerie, & le Sacrifice du Pain & du Vin. Ces preuves me paroiſſent un peu éloignées; & vous m'obligeriez bien de me

me conter des nouvelles plus fraiches; car j'ay oüi dire à un Docteur, à qui on demandoit ce qu'eſtoient devenus les compagnons de cette eſpece de Satyre qui apparut à Saint Antoine, & que vous avez nommé Sylphe ; que tous ces gens-là ſont morts preſentement. Ainſi les peuples elementaires pourroient bien eſtre peris ; puiſque vous les avoüez mortels, & que nous n'en avons nulles nouvelles.

Je prie Dieu (repartit le Comte avec émotion) je prie Dieu qui n'ignore rien , de vouloir ignorer cét ignorant, qui decide ſi fortement ce qu'il ignore. Dieu le confonde . & tous ſes ſemblables. D'où a-t-il apris que les Elemens ſont deſerts & que tous ces peuples merveilleux ſont aneantis. S'il vouloit ſe donner la peine de lire un peu les Hiſtoires, & n'attribuër pas un Diable , comme font les bonnes femmes, tout ce qui paſſe la chimeriſque Theorie qu'il s'eſt fait de la Nature; il trouveroit en tous tems & en tous lieux des preuves de ce que je vous ay dit,

Que diroit voſtre Docteur à cette hiſtoire authentique arrivée depuis peu en Eſpagne ? Une belle Sylphide ſe fit aimer à un Eſpagnol , vêcut trois ans avec luy, en eut trois beaux enfans, & puis mourut. Dira-t-on que c'eſtoit un Diable? La ſçavante réponſe ! ſelon quelle phyſique le Diable peut-il s'organiſer un corps de femme, concevoir, enfanter, allaitter? Quelle preuve y a-t-il dans l'écriture de cét extravagant pouvoir que vos Theologiens ſont obligez en cette rencontre de donner au Demon? Et quelle raiſon vray-ſemblable leur peut fournir leur foible phyſique. Le Jeſuite Delrio, comme il eſt de bonne foy, raconte naïvement pluſieurs de ces avantures, & ſans s'embaraſſer de raiſons phyſiques ſe tire d'affaire, en diſant que ces Sylphides eſtoient des Demons : tant il eſt vray que nos plus grands Docteurs n'en ſçavent pas plus bien ſouvent que les ſimples femmes ! Tant il eſt vray que Dieu aime à ſe retirer dans ſon Trône nubileux , & qu'épaiſſiſſant les tenebres qui environnent

nent Sa Majeſté redoutable, il habite une lumiere inacceſſible, & ne laiſſe voir ſes veritez qu'aux humbles de cœur. Apprenez à eſtre humble, mon fils, ſi vous voulez penetrer ces tenebres ſacrées qui environnent la verité. Apprenez des Sages à ne donner aux Demons aucune puiſſance dans la Nature, depuis que la pierre fatale les a renfermez dans le puits de l'abiſme. Aprenez des Philoſophes à chercher toûjours les cauſes naturelles dans tous les évenemens extraordinaires; & quand les cauſes naturelles manquent, recourez à Dieu, & à ſes Saints Anges, & jamais aux Demons qui ne peuvent plus rien que ſouffrir: autrement vous blaſphemeriez ſouvent ſans y penſer, vous attribüeriez au Diable l'honneur des plus merveilleux ouvrages de la Nature.

Quand on vous diroit par exemple que le divin Apollonius Thianeus fut conçeu ſans l'operation d'aucun homme, & qu'un des plus hauts Salamandres deſcendit pour s'immortaliſer avec ſa mere: vous diriez que ce Sala-

mandre estoit un Demon, & vous donneriez la gloire au Diable, de la generation d'un des plus grands hommes qui soient sortis de nos mariages Philosophiques.

Mais, Monsieur (interrompis-je) cét Apollonius est reputé parmy nous pour un grand Sorcier, & c'est tout le bien qu'on en dit. Voilà (reprit le Comte) un des plus admirables effets de l'ignorance, & de la mauvaise éducation. Parce qu'on entend faire à sa nourrice des contes de Sorciers, tout ce se qui fait d'extraordinaire ne peut avoir que le Diable pour Auteur. Les plus grands Docteurs ont beau faire, ils n'en seront pas crus s'ils ne parlent comme nos nourrices. Apollonius n'est pas né d'un homme; il entend les langages des oyseaux; il est veu en même jour en divers endroits du monde; il disparoist devant l'Empereur Domitien qui veut le faire maltraiter; il ressuscite une fille par la vertu de l'Onomance; il dit à Ephese en une assemblée de toute l'Asie qu'à cette même heure on tuë le Tyran à Ro-

Rome. Il est question de juger cét homme, la nourrice dit, c'est un Sorcier; S. Jorôme, & S. Justin le Martyr, dit que ce n'est qu'un grand Philosophe. Jerôme, Justin, & nos Cabalistes seront des visionnaires, & la femmelette l'emportera. Ha! que l'ignorant perisse dans son ignorance: mais vous, mon enfant, sauvez vous du naufrage.

Quand vous lirez que le celebre Merlin naquit, sans l'operation d'aucun homme, d'une Religieuse, fille du Roy de la grand' Bretagne; & qu'il predisoit l'avenir plus clairement qu'une Tyresie; ne dites pas avec le peuple qu'il estoit fils d'un Demon incube, puis qu'il n'y en eut jamais, ny qu'il prophetisoit par l'art des Demons, puisque le Demon est la plus ignorante de toutes les Creatures, suivant la Sainte Cabale. Dites avec les Sages, que la Princesse Angloise fut consolée dans sa solitude par un Sylphe qui eut pitié d'elle, qu'il prit soin de la divertir, & qu'il sceut luy plaire, & que Merlin leur fils fut élevé par le Sylphe en

en toutes les ſciences, & apprit de luy à faire toutes les merveilles que l'Hiſtoire d'Angleterre en raconte.

Ne faites pas non plus l'outrage aux Comtes de Cleves, de dire que le Diable eſt leur pere ; & ayez meilleure opinion du Sylphe, que l'Hiſtoire dit qui vint à Cleves ſur un Navire miraculeux traîné par un Cygne, qui y eſtoit attaché avec une chaine d'argent. Ce Sylphe aprés avoir eu pluſieurs enfans de l'heritiere de Cleves, repartit un jour en plein midy à la veuë de tout le monde ſur ſon Navire aërien. Qu'à-t-il fait à vos Docteurs, qui les oblige à l'eriger en Demon?

Mais ménagerez-vous aſſez peu l'honneur de la Maiſon de Luſignan? & donnerez-vous à vos Comtes de Poitiers une genealogie diabolique? Que direz-vous de leur mere celebre? Je croy, Monſieur (interrompis-je) que vous m'allez faire les contes de Meluſine. Ha! ſi vous me niez l'Hiſtoire de Meluſine (reprit-il) je vous donne gagné: mais ſi vous la niez il faudra brûler les Livres du grand

Pa-

Paracelse qui maintient en cinq ou six endroits differens, qu'il n'y a rien de plus certain que cette Melusine estoit une Nymphe ; & il faudra dementir vos Historiens, qui disent que depuis sa mort, ou pour mieux dire, depuis qu'elle disparut aux yeux de son mary, elle n'a jamais manqué (toutes les fois que ses descendans estoient menacez de quelque disgrace ou que quelque Roy de France devoit mourir extraordinairement) de paroître en deüil sur la grande Tour du Chasteau de Lusignan, qu'elle avoit fait bastir. Vous aurez une querelle avec tous ceux qni descendent de cette Nymphe, ou qui sont alliez de sa Maison, si vous vous obstinez à soûtenir que ce fut un Diable.

Pensez-vous, Monsieur (luy dis-je) que ces Seigneurs aiment mieux estre originaires des Sylphes ? Ils l'aimeroient mieux, sans doute (repliqua-t-il) s'ils sçavoient ce que je vous aprens, & ils tiendroient à grand honneur ces naissances extraordinaires. Ils connoîtroient, s'ils avoient quel-

que

que lumiere de Cabale, que cette sorte de generation estant plus conforme à la maniere donc Dieu entendoit au commencement que le monde se multipliât, les enfans qui en naissent sont plus heureux, plus vaillans plus sages, plus renommez, & plus benis de Dieu. N'est-il pas plus glorieux pour ces hommes illustres de descendre de ces creatures si parfaites, si sages, & si puissantes, que de quelque sale Lutin, ou quelque infame Asmodée?

Monsieur (luy dis-je) nos Theologiens n'ont garde de dire que le Diable soit pere de tous ces hommes qui naissent sans qu'on sçache qui les met au monde. Ils reconnoissent que le Diable est un esprit, & qu'ainsi il ne peut engendrer. Gregoire de Nice (reprit le Comte) ne dit pas cela; car il tient que les Demons multiplient entr'eux comme les hommes. Nous ne sommes pas de son avis (repliquay-je.) Mais il arrive (disent nos Docteurs) que......... Ha! ne dites pas (interrompit le Comte) ne dites pas ce qu'ils disent, ou vous diriez comme eux

une

une ſottiſe tres-ſale & tres-mal-honneſte. Quelle abominable défaite ont-ils trouvé-là? Il eſt étonnant comme ils ont tous unanimement embraſſé cette ordure, & comme ils ont pris plaiſir de poſter des farfadets aux embuſches, pour profiter de l'oiſive brutalité des Solitaires, & en mettre promptement au monde ces hommes miraculeux, dont ils noirciſſent l'illuſtre memoire par une ſi vilaine origine. Appellent-ils cela philoſopher? Eſt-il digne de Dieu, de dire qu'il ait cette complaiſance pour le Demon de favoriſer ces abominations; de leur accorder la grace de la fecondité qu'il a refuſée à de grands Saints; & de recompenſer ces ſaletez en creant pour ces embrions d'iniquité, des ames plus heroiques, que pour ceux qui ont eſté formez dans la chaſteté d'un mariage legitime? Eſt-il digne de la Religion de dire comme font ces Doctéurs, que le Demon peut par ce deteſtable artifice rendre enceinte une Vierge durant le ſommeil, ſans prejudice de ſa virginité? ce qui eſt auſſi ab-

abſurde que l'Hiſtoire que Thomas d'Aquin (d'ailleurs Auteur tres ſolide, & qui ſçavoit un peu de Cabale) s'oublie aſſez luy-même pour conter dans ſon ſixieme *Quodlibet* d'une fille couchée avec ſon pere, à qui il fait arriver même avanture que quelques Rabins heretiques diſent qui avint à la fille de Jeremie, à laquelle ils font concevoir ce grand Cabaliſte Benſyrah en entrant dans le bain aprés le Prophete. Je jurerois que cette impertinence a eſté imaginée par quelque......

Si j'oſois, Monſieur, interrompre voſtre declamation (luy dis-je) je vous avoüerois pour vous appaiſer qu'il ſeroit à ſouhaiter que nos Docteurs euſſent imaginé quelque ſolution, dont les oreilles pures comme les voſtres s'offenſaſſent moins. Ou bien ils devoient nier tout-à-fait les faits ſur quoy la queſtion eſt fondée.

Bon expedient (reprit il) Hé? le moyen de nier les choſes conſtantes? Mettez vous à la place d'un Theologien à fourrure d'hermine, & ſuppoſez que l'heureux Danhuzerus vient à vous

vous comme à l'Oracle de ſa Religion...

En cét endroit un Laquais vint me dire qu'un jeune Seigneur venoit me voir. Je ne veux pas qu'il me voye, (dit le Comte.) Je vous demande pardon, Monſieur (luy dis-je) vous jugez bien au nom de ce Seigneur, que je ne puis pas faire dire qu'on ne me voit point: prenez donc la peine d'entrer dans ce cabinet. Ce n'eſt pas la peine (dit-il) je vay me rendre inviſible. Ha! Monſieur (m'écriay-je) tréve de diablerie, s'il vous plaît, je n'entens pas raillerie là-deſſus. Qu'elle ignorance, (dit le Comte en riant, & hauſſant les épaules) de ne ſçavoir pas que pour eſtre inviſible il ne faut que mettre devant ſoy le contraire de la lumiere! Il paſſa dans mon cabinet, & le jeune Seigneur entra preſque en meſme tems dans ma chambre: je luy demande pardon ſi je ne luy parlay pas de mon avanture.

CINQUIEME ENTRETIEN

Sur les Siences secrétes.

LE Grand Seigneur eſtant ſorty, je trouvay en venant de le conduire le Comte de Gabalis dans ma chambre. C'eſt grand dommage [me dit-il] que ce Seigneur qui vient de vous quitter, ſera un jour des un 72. Princes du Sanhedrin de la Loy nouvelle ; car ſans cela il ſeroit un grand ſujet pour la ſainte Cabale ; il a l'eſprit profond, net, vaſte, ſublime, & hardy ; voilà la figure de Geomance que je viens de jetter pour luy, durant que vous parliez enſemble : Je n'y jamais veu des points plus heureux, & qui marquaſſent une ame ſi belle ; voyez cette [a] *Mere* quelle magnanimité elle luy donne. Cette [b] *Fille* luy procurera la pourpre ; je luy veux du mal & à la fortune, de ce qu'elles oſtent à la Philoſophie un ſujet qui peut-eſtre vous ſurpaſſeroit. Mais où en eſtions-nous quand il eſt venu ?

Vous

a b *Termes de Geomance.*

Vous me parliez, Monſieur [luy dis-je] d'un Bien-heureux que je n'ay jamais veu dans le Calendrier Romain, il me ſemble que vous l'avez nommé *Danhuzerus* : Ha! je m'en ſouviens [reprit-il] je vous diſois de vous mettre en la place d'un de vos Docteurs, & de ſuppoſer que l'heureux Danhuzerus vient vous découvrir ſa conſcience, & vous dît: Monſieur, je viens de delà les Monts, au bruit de voſtre ſcience: j'ay un petit ſcrupule qui me fait peine. Il y a dans une montagne d'Italie une Nymphe qui tient là ſa Cour; Mille Nymphes la ſervent, preſque auſſi belles qu'elle; des hommes tres-bien faits, tres-ſçavans, & tres-honneſtes gens, viennent là de toute la terre habitable, ils aiment ces Nymphes, & en ſont aimez; ils y menent la plus douce vie du monde; ils ont de tres-beaux enfans de ce qu'ils aiment; ils adorent le Dieu vivant; ils ne nuiſent à perſonne; ils eſperent l'immortalité. Je me promenois un jour dans cette montagne; je pleus à la Nymphe Reine, elle ſe rend viſible;

me montre ſa charmante Cour. Les Sages qui s'apperçoivent qu'elle m'aime, me reſpectent preſque comme leur Prince; ils m'exhortent à me laiſſer toucher aux ſoûpirs & à la beauté de la Nymphe; elle me conte ſon martyre, n'oublie rien pour toucher mon cœur, & me remontre enfin qu'elle mourra, ſi je ne veux l'aimer, & que ſi je l'aime, elle me ſera redevable de ſon immortalité. Les raiſonnemens de ces ſçavans hommes ont convaincu mon eſprit, & les attraits de la Nymphe m'ont gagné le cœur; je l'aime, j'en ay des enfans de grande eſperance: mais au milieu de ma felicité je ſuis troublé quelque fois par le reſſouvenir que l'Egliſe Romaine n'approuve peut-eſtre pas tout cela. Je viens à vous, Monſieur, pour vous conſulter qu'eſt-ce que cette Nymphe, ces Sages, ces Enfans, & en quel eſtat eſt ma conſcience? Ca Monſieur le Docteur, que repondriez-vous au Seigneur Danhuzerus?

Je luy dirois (répondis-je) avec tout le reſpect que je vous dois, Sei-

gneur

gneur Danhuzerus, vous eſtes un peu phanatique; ou bien voſtre viſion eſt un enchantement; vos enfans, & vôtre maîtreſſe ſont des Lutins; vos Sages ſont des foux, & je tiens vôtre conſcience tres cauteriſée.

Avec cette réponce, mon fils, vous pourriez meriter le bonnet de Docteur: mais vous ne meriteriez pas d'eſtre reçeu parmy nous (reprit le Comte avec un grand ſoûpir.) Voila la barbare diſpoſition où ſont tous les Docteurs d'aujourd'huy. Un pauvre Sylphe n'oſeroit ſe montrer qu'il ne ſoit pris d'abord pour un Lutin; une Nymphe ne peut travailler à devenir immortelle ſans paſſer pour un phantôme impur; & un Salamandre n'oſeroit apparoître de peur d'eſtre pris pour un Diable; & les pures flammes qui le compoſent pour le feu d'Enfer qui l'accompagne par tout. Ils ont beau pour diſſiper ces ſoupçons ſi injurieux, faire le ſigne de la Croix quand ils apparoiſſent, fléchir le genoüil devant les noms Divins, & même les prononcer avec reverence. Toutes ces precau-

tions ſont vaines. Ils ne peuvent obtenir qu'on ne les repute pas ennemis du Dieu qu'ils adorent plus religieuſement que ceux qui les fuyent.

Tout de bon, Monſieur (luy dis-je) vous croyez que ces Sylphes ſont gens fort devots? Tres-devots (répondit-il) & tres-zelez pour la Divinité. Les diſcours tres-excellens qu'ils nous font de l'Eſſence Divine, & leurs prieres admirables nous édifient grandement. Ont-ils des prieres auſſi [luy dis-je] j'en voudrois bien une de leur façon. Il eſt aiſé de vous ſatisfaire (repartit-il) & afin de ne vous en point rapporter de ſuſpecte, & que vous me puiſſiez ſoupçonner d'avoir fabriquée; écoutez celle que le Salamandre qui répondit dans le Temple de Delphes, voulut bien apprendre aux Payens, & que Porphyre raporte, elle contient une ſublime Theologie, & vous verrez par là qu'il ne tenoit pas à ces Sages Creatures, que le monde n'adorât le vray Dieu.

Oraiſon des Salamandres.

IMMORTEL, *Eternel, Ineffable & Sacré Pere de toutes choſes, qui es porté ſur le chariot roullant ſans ceſſe, des mondes qui tournent toûjours. Dominateur des Campagnes Etheriennes, où eſt élevé le Thrône de ta puiſſance, du haut duquel tes yeux redoutables découvrent tout, & tes belles & ſaintes Oreilles écoutent tout. Exauce tes Enfans que tu as aimez dés la naiſſance des Siecles; car ta dorée, & grande & éternelle Majeſté reſplendit au deſſus du monde, & du Ciel des Eſtoilles; tu es élevé ſur elles, ô feu étincellant. Là tu t'allumes & t'entretiens toy-même par ta propre ſplendeur; & il ſort de ton Eſſence des ruiſſeaux intariſſables de lumiere qui nourriſſent ton Eſprit infiny. Cet eſprit infiny produit toutes choſes, & fait ce treſor inépuiſable de matiere, qui ne peut manquer à la generation qui l'environne toûjours à cauſe des formes ſans nombre dont elle eſt enceinte, & dont tu l'as remplie au commencement. De cét eſprit tirent auſſi leur origine ces Rois tres-ſaints qui ſont debout autour de ton Thrône, & qui com-*

composent ta Cour, ô Pere Universel! ô Unique! ô Pere des Bien-heureux mortels, & immortels! Tu as crée en particulier des Puissances qui sont merveilleusement semblables à ton éternelle Pensée, & à ton Essence adorable. Tu les a établies superieures aux Anges qui annoncent au monde tes volontez. Enfin tu nous a créez une troisiéme sorte de Souverains dans les Elemens. Nostre continuel exercice est de te loüer, & d'adorer tes desirs. Nous brûlons du desir de te posseder. O Pere! ô Mere la plus tendre des Meres! ô l'Exemplaire admirable des sentimens & de la tendresse des Meres? ô Fils la fleur de tous les Fils! ô forme de toutes les formes! Ame, Esprit, Harmonie, & Nombre de toutes choses.

Que dites vous de cette Oraison des Salamandres? N'est elle pas bien sçavante, bien élevée, & bien devote? Et de plus bien obscure (répondis-je) je l'avois oüie paraphraser à un Predicateur, qui prouvoit par là que le Diable entr'autres vices qu'il a, est sur tout grand hypocrite. Hé bien! (s'écria le Comte) quelle ressource avez vous donc pauvres peuples elemen-

mentraires? Vous dites des merveilles de la Nature de Dieu, du Pere, du Fils, du S. Eſprit, des Intelligences aſſiſtantes, des Anges, des Cieux. Vous faites des prieres admirables, & les enſeignez aux hommes; & apres tout vous n'eſtes que Lutins hypocrites!

Monſieur (interrompis-je) vous ne me faites pas plaiſir d'apoſtropher ainſi ces gens-là. Hé bien, mon fils (reprit-il) ne craignez pas que je les appelle: mais que voſtre foibleſſe vous empeſche du moins de vous étonner à l'avenir de ce que vous ne voyez pas autant d'exemples que vous en voudriez de leur alliance avec les hommes. Helas! où eſt la femme, à qui vos Docteurs n'ont pas gâté l'imagination, qui ne regarde pas avec horreur ce commerce, & qui ne tremblât pas à l'aſpect d'un Sylphe? Où eſt l'homme qui ne fuit pas de les voir, s'il ſe pique un peu d'eſtre homme de bien? Trouvons-nous que tres-rarement un honneſte homme, qui veüille de leur familiarité? Et n'y a-t-il que de débauchez, ou des avares, ou des

ambitieux, ou des fripons, qui recherchent cét honneur, qu'ils n'auront pourtant jamais (VIVE DIEU) parce que la crainte du Seigneur eſt le commencement de la Sageſſe.

Que deviennent donc [luy dis-je] tous ces peuples volans; maintenant que les gens de bien ſont ſi préoccupez contr'eux? Ha! le bras de Dieu (dit-il) n'eſt point racourcy, & le Demon ne retire pas tout l'avantage qu'il eſperoit de l'ignorance, & de l'erreur qu'il a répandu à leur prejudice; car outre que les Philoſophes qui ſont en grand nombre y remedient le plus qu'ils peuvent en renonçant tout-à fait aux femmes, Dieu a permis à tous ces peuples d'uſer de tous les innocens artifices dont ils peuvent s'aviſer pour converſer avec les hommes à leur inſceu Que me dites-vous là, Monſieur? [m'écriay-je.] Je vous dis vray [pourſuivit-il.] Croyez-vous qu'un chien puiſſe avoir des enfans d'une femme? Non (répondis-je.) Et un Singe (ajoûta-t-il.) Non plus (repliquay-je. Et un Ours? (continua-t-il.) Ny chien, ny

ny ours, ny ſinge (luy dis-je,) cela eſt impoſſible ſans doute; contre la nature, contre la raiſon, & le ſens commun. Fort bien (dit le Comte,) mais les Rois des Goths ne ſont ils pas nez d'un ours & d'une Princeſſe Sue-doiſe? Il eſt vray (repartis-je) que l'Hiſtoire le dit. Et les Peguſiens & Syoniens des Indes (repliqua t-il) ne ſont-ils pas nez d'un chien & d'une femme? J'ay encore leu cela (luy dis-je.) Et cette femme Portugaiſe (continua-t-il) qui eſtant expoſée en une Iſle deſerte, eut des enfans d'un grand Singe? Nos Theologiens (luy dis-je) répondent à cela, Monſieur, que le Diable prenant la figure de ces beſtes... Vous m'allez encore alleguer (interrompit le Comte) les ſales imaginations de vos Auteurs. Comprenez donc, une fois pour toutes, que les Sylphes voyant qu'on les prend pour des Demons, quand ils apparoiſſent en forme humaine; pour diminuër cette averſion qu'on a d'eux, prennent la figure de ces animaux, & s'accommodent ainſi à la bigearre foibleſſe des fem-

femmes, qui auroient horreur d'un beau Sylphe, & qui n'en ont pas tant pour un chien, ou pour un ſinge. Je pourrois vous conter pluſieurs hiſtoriettes de ces petits chiens de Bologne avec certaines pucelles de par le monde : mais j'ay à vous apprendre un plus grand ſecret.

Sçachez, mon fils, que tel croit eſtre fils d'un homme, qui eſt fils d'un Sylphe. Tel croit eſtre avec ſa femme, qui ſans y penſer immortaliſe une Nymphe. Telle femme penſe embraſſer ſon mary, qui tient entre ſes bras un Salamandre ; & telle fille jureroit à ſon réveil qu'elle eſt Vierge ; qui a eu durant ſon ſommeil un honneur dont elle ne ſe doute pas. Ainſi le Demon, & les ignorans ſont également abuſez.

Quoy! le Demon (luy dis je) ne ſçauroit il réveiller cette fille endormie, pour empêcher ce Salamandre de devenir immortel ? Il le pourroit (repliqua le Comte) ſi les Sages n'y mettoient ordre : mais nous apprenons à tous ces peuples les moyens de lier le Demon, & de s'oppoſer à leur éfort.

éfort. Ne vous diſois-je pas l'autre jour que les Sylphes & les autres Seigneurs des Elémens ſont trop heureux que nous voulions leur montrer la Cabale. Sans nous, le Diable leur grand ennemy les inquiéteroit fort, & ils auroient de la peine à s'immortaliſer à l'inſçû des Filles.

Je ne puis, (repartis-je) admirer aſſés la profonde ignorance, où nous vivons. On croit que les Puiſſances de l'Air aident quelquefois les Amoureux à parvenir à ce qu'ils déſirent. La choſe va donc tout autrement; les Puiſſances de l'Air ont beſoin que les Hommes les ſervent en leurs Amours. Vous l'avés dit, mon Fils, (pourſuivit le Comte) le Sage donne ſecours à ces pauvres peuples, ſans lui trop malheureux, & trop foibles pour pouvoir réſiſter au Diable: mais auſſi quand un Sylphe a appris de nous à prononcer Cabaliſtiquement le nom puiſſant NEHMAHMIHAH, & à le combiner dans les formes avec le nom délicieux ELIAEL, toutes Puiſſances des Ténébres prennent la fuite, & le Syl-

Sylphe joüit paiſiblement de ce qu'il aime.

Ainſi fut immortaliſé ce Sylphe ingénieux qui prit la figure de l'Amant d'une Demoiſelle de Seville; l'Hiſtoire en eſt connuë. La jeune Eſpagnole étoit belle; mais auſſi cruelle que belle. Un Cavalier Caſtillan qui l'aimoit inutilement, prit la reſolution de partir un matin ſans rien dire, & d'aller voyager juſqu'à ce qu'il fût guéri de ſon inutile paſſion. Un Sylphe trouvant la belle à ſon gré, fut d'avis de prendre ce tems, & s'armant de tout ce qu'un des nôtres luy apprit pour ſe défendre des traverſes, que le Diable envieux de ſon bonheur eût pû luy ſuſciter; il va voir la Demoiſelle ſous la forme de l'Amant éloigné, il ſe plaint, il ſoûpire, il eſt rebuté. Il preſſe, il ſollicite, il perſévére; aprés pluſieurs mois il touche, il ſe fait aimer, il perſuade, & enfin il eſt heureux. Il naît de leur Amour un Fils dont la naiſſance eſt ſecréte & ignorée des Parens par l'adreſſe de l'Amant Aërien. L'Amour continuë, & il eſt beni d'une deuxiéme groſſeſſe.

groſſeſſe. Cependant le Cavalier guéri par l'abſence revient à Seville & impatient de revoir ſon inhumaine, va au plus viſte luy dire, qu'enfin il eſt en état de ne plus luy déplaire, & qu'il vient lui annoncer qu'il ne l'aime plus.

Imaginés, s'il vous plaît, l'étonnement de la Fille; ſa réponſe, ſes pleurs, ſes reproches, & tout leur Dialogue ſurprenant. Elle luy ſoûtient qu'elle l'a rendu heureux; il le nie; que leur Enfant commun eſt en tel lieu, qu'il eſt Pére d'un autre qu'elle porte. Il s'obſtine à déſavouer. Elle ſe déſole & s'arrache les cheveux; les Parens accourent à ſes cris; l'Amante déſeſpérée continuë ſes plaintes & ſes invectives; on vérifie que le Gentilhomme étoit abſent depuis deux ans; on cherche le premier Enfant, on le trouve, & le ſecond nâquit en ſon terme.

Et l'Amant Aërien (interrompis-je) quel Perſonnage joüoit-il durant tout cela? Je voy bien (répondit le Comte) que vous trouvés mauvais qu'il ait abandonné ſa Maîtreſſe à la rigueur des Parens, ou à la fureur des Inquiſi-

teurs

teurs: mais il avoit une raison de se plaindre d'elle. Elle n'étoit pas assés devote; car quand ces Messieurs se sont immortalisez, ils travaillent serieusement, & vivent fort saintement pour ne point perdre le droit qu'ils viennent d'acquérir à la possession du souverain bien. Ainsi ils veulent que la personne à laquelle ils se sont alliez, vive avec une innocence exemplaire, comme on voit dans cette fameuse avanture d'un jeune Seigneur de Baviere.

Il étoit inconsolable de la mort de sa Femme qu'il aimoit passionnément. Une Sylphide fut conseillée par un de nos Sages de prendre la figure de cette femme; elle le crût, & s'alla présenter au jeune homme afligé, disant que Dieu l'avoit ressuscitée pour le consoler de son extréme afliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, & firent de trés-beaux Enfans. Mais le jeune Seigneur n'étoit pas assés homme de bien pour retenir la sage Sylphide, il juroit & disoit des paroles malhonnêtes. Elle l'avertit souvent: mais voyant que ses remontrances étoient inuti-

inutiles, elle diſparut un jour, & ne lui laiſſa que ſes juppes, & le repentir de n'avoir pas voulu ſuivre ſes ſaints conſeils. Ainſi vous voyés, mon Fils, que les Sylphes ont quelquefois raiſon de diſparoître; & vous voyés que le Diable ne peut empêcher, non plus que les fantaſques caprices de vos Téologiens, que les Peuples des Elémens ne travaillent avec ſuccés à leur immortalité quand ils ſont ſecourus par quelqu'un de nos Sages.

Mais en bonne-foy, Monſieur, [repris-je] étes-vous perſuadé que le Demon ſoit ſi grand ennemi de ces ſuborneurs de Demoiſelles? Ennemi mortel, [dit le Comte] ſur-tout des Nymphes, des Sylphes & des Salamandres. Car pour les Gnomes, il ne les haït pas ſi fort; parce que comme je croy vous avoir appris, ces Gnomes éfrayés des hurlemens des Diableſ qu'ils entendent dans le centre de la Terre, aiment mieux demeurer mortels que courir riſque d'étre ainſi tourmentés, s'ils acquéroient l'immortalité. De la vient que ces Gnomes & les Demons leurs

voiſins ont aſſés de commerce. Ceux-ci perſuadent aux Gnomes, naturellement trés-amis de l'Homme, que c'eſt lui rendre un fort grand ſervice, & le délivrer d'un grand péril que de l'obliger de renoncer à ſon immortalité. Ils s'engagent pour cela de fournir à celui à qui ils peuvent perſuader cette renonciation, tout l'argent qu'il demande: de détourner les dangers qui pourroient menacer ſa vie durant certain tems, ou telle autre condition qu'il plaît à celuy qui fait ce malheureux pacte: Ainſi le Diable, le méchant qu'il eſt, par l'entremiſe de ce Gnome fait devenir mortelle l'Ame de cét Homme, & la prive du droit de la vie éternelle.

Comment, Monſieur, (m'écriai-je) ces pactes à vôtre avis, deſquels les Demonographes racontent tant d'éxemples, ne ſe font point avec le Demon? Non ſûrément, (reprit le Comté.) Le Prince du Monde n'a-t-il pas été chaſſé dehors? n'eſt-il pas renfermé? n'eſt il pas lié? n'eſt-il pas la Terre maudite & damnée, qui eſt reſtée au fonds

fonds de l'ouvrage du ſuprême & Archetype Diſtillateur ? Peut-il monter dans la Region de la Lumiére, & y répandre ſes ténebres concentrées ? Il ne peut rien contre l'Homme. Il ne peut qu'inſpirer aux Gnomes, qui ſont ſes voiſins, de venir faire ces propoſitions a ceux d'entre les Hommes, qu'il craint le plus qui ſoient ſauvez, afin que leur Ame meure avec le Corps.

Et ſelon vous, (ajoûtay-je) ces Ames meurent? Elles meurent, mon Enfant (répondit-il.) Et ceux qui ſont ces pactes-là ne ſont point damnez? (pourſuivis-je.) Ils ne le peuvent étre, (dit-il) car leur Ame meurt avec leur Corps. Ils ſont donc quittes à bon marché, (repris-je) & ils ſont bien légérement punis d'avoir fait un crime ſi énorme que de renoncer à leur Baptême & à la Mort du Seigneur.

Appellés vous, (repartit le Comte) étre légérement puni, que de rentrer dans les noirs abymes du néant? Sachez que c'eſt une plus grande peine que d'étre damné, qu'il y a encore un reſte de miſéricorde dans la juſtice que

Dieu exerce contre les pécheurs dans l'Enfer : que c'eſt une grande grace de ne les point conſumer par le feu qui les brûle. Le néant eſt un plus grand mal que l'Enfer ; c'eſt ce que les Sages prêchent aux Gnomes quand ils les aſſemblent, pour leur faire entendre quel tort ils ſe font de préférer la mort à l'immortalité, & le néant à l'eſperance de l'éternité bien-heureuſe, qu'ils ſeroient en droit de poſſéder, s'ils s'allioient aux hommes ſans exiger d'eux ces renonciations criminelles. Quelques-uns nous croyent, & nous les marions à nos Filles. Vous Evangéliſez donc les Peuples Soûterrains, Monſieur ? (luy dis-je.) Pourquoy non ? (reprit-il.) Nous ſommes leurs Docteurs auſſi-bien que des Peuples du Feu, de l'Air, & de l'Eau ; & la charité Philoſophique ſe répand indiféremment ſur tous ces Enfans de Dieu. Comme ils ſont plus ſubtils & plus éclairez que le commun des hommes, ils ſont plus dociles & plus capables de diſcipline ; & ils écoutent les vérités divines avec un reſpect qui nous ravit.

Il doit étre en éfet raviſſant (m'écriay-je en riant) de voir un Cabaliſte en chaire prôner à ces Meſſieurs-là. Vous en aurés le plaiſir , mon Fils, quand vous voudrés , (dit le Comte) & ſi vous le déſirés, je les aſſembleray dés ce ſoir, & je leur Prêcheray ſur le minuit. Sur le minuit, (me récriay-je) j'ay oui dire que c'eſt-là l'heure du Sabat. Le Comte ſe prit à rire ; vous me faites ſouvenir-là (dit-il) de toutes les folies que les Demonographes recontent ſur ce chapitre de leur imaginaire Sabat. Je voudrois bien pour la rareté du fait, que vous le crûſſiez auſſi. Ha! pour les contes du Sabat (repris-je) je vous aſſûre que je n'en croy pas un.

Vous faites bien, mon Fils, (dit-il) car encore une fois, le Diable n'a pas la puiſſance de ſe joüer ainſi du Genre humain, ni de pactiſer avec les Hommes, moins encore de ſe faire adorer, comme le croyent les Inquiſiteurs. Ce qui a donné lieu à ce bruit populaire, c'eſt que les Sages, comme je viens de vous dire, aſſemblent les Hebitans des Elé-

mens, pour leur prêcher leurs Mystéres & leur Morale; & comme il arrive ordinairement que quelque Gnome revient de son erreur grossiére, comprend les horreurs du néant, & consent qu'on l'immortalise: on luy donne une Fille, on le marie, la nôce se célébre avec toute la réjoüissance que demande la conquête qu'on vient de faire. Ce sont-là les danses, & ces cris de joye qu'Aristote dit qu'on entendoit dans certaines Isles, où pourtant on ne voyoit personne. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces Peuples Soûterrains; à sa premiére semonce Sabatius le plus ancien des Gnomes fut immortalisé, & c'est de ce Sabatius qu'a pris son nom cette Assemblée, dans laquelle les Sages luy ont adressé la parole tant qu'il a vêcu, comme il paroît dans les Hymnes du divin Orphée. Les ignorans ont confondu ces choses, & ont pris occasion de faire là-dessus mille contes impertinens, & de décrier une Assemblée que nous ne convoquons qu'à la gloire du Souverain Etre.

Je

Je n'euſſe jamais imaginé (luy dis-je) que le Sabat fût une Aſſemblée de dévotion. C'en eſt pourtant une (repartit-il) trés-Sainte & trés-Cabaliſtique; ce que le monde ne ſe perſuaderoit pas facilement. Mais tel eſt l'aveuglement déplorable de ce Siécle injuſte; on s'entête d'un bruit populaire, & on ne veut point étre détrompé. Les Sages ont beau dire, les ſots en ſont plûtôt crûs. Un Philoſophe a beau montrer à l'œil la fauſſeté des chiméres que l'on s'eſt forgées, & donner des preuves maifeſtes du contraire: quelque experience & quelque ſolide raiſonnement qu'il ait employé, s'il vient un homme à Chaperon qui s'inſcrive en faux; l'expérience & la démonſtration n'ont plus de force, & il n'eſt plus au pouvoir de la vérité de rétablir ſon empire. On en croit plus à ce Chaperon qu'à ſes propres yeux. Il y a eu dans vôtre France une preuve mémorable de cét entêtement populaire.

Le fameux Cabaliſte Zedechias ſe mit dans l'eſprit, ſous le régne de vôtre Pepin, de convaincre le Monde,

que les Elémens ſont habitez par tous ces Peuples dont je vous ay décrit la Nature. L'expédient dont il s'aviſa, fut de conſeiller aux Sylphes de ſe montrer en l'Air à tout le monde; ils le firent avec magnificence; On voyoit dans les Airs ces Créatures en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou ſe tenant ſous les armes, ou campées ſous des pavillons ſuperbes: tantôt ſur des Navires Aëriens d'une ſtructure admirable, dont la Flote volante voguoit au gré des Zéphirs. Qu'arriva-t-il? Penſés-vous que ce Siécle ignorant s'aviſât de raiſonner ſur la nature de ces ſpectacles merveilleux? Le peuple crût d'abord que c'étoit des Sorciers, qui s'étoient emparez de l'Air pour y exciter des orages, & pour faire grêler ſur les moiſſons. Les Savans Théologiens & les Juriſconſultes furent bien-tôt de l'avis du Peuple: Les Empereurs le crûrent auſſi: & cette ridicule chimére alla ſi avant, que le ſage Charlemagne, & aprés luy, Loüis le Débonniare, impoſérent des griéves peines à tous ces pré-

prétendus Tyrans de l'Air. Voyés cela dans le premier chapitre des Capitulaires de ces deux Empereurs.

Les Sylphes voyant le Peuple, les Pédans, & les Têtes couronnes mêmes s'allarmer ainſi contr'eux, réſolurent pour faire perdre cette mauvaiſe opinion qu'on avoit de leur Flote innocente, d'enlever des Hommes de toutes parts, de leur faire voir leurs belles Femmes, leur République & leur Gouvernement, & puis les remettre à terre en divers endroits du Monde. Ils le firent comme ils l'avoient projetté. Le Peuple qui voyoit décendre ces Hommes, y accouroit de toutes parts, prévenu que c'étoit des Sorciers qui ſe détachoient de leurs Compagnons pour venir jettir des venins ſur les fruits & dans les fontaines; ſuivant la fureur qu'inſpirent de telles imaginations entraînoit ces innocens au ſuplice. Il eſt incroyable quel grand nombre il en fit périr par l'eau & par le feu dans tout ce Royaume.

Il arriva qu'un jour entr'autres, on vit à Lyon décendre de ces Navires

Aëriens, trois hommes & une femme; toute la Ville s'aſſemble à l'entour, crie qu'ils ſont Magiciens, & que Grimoald Duc de Bennevent ennemi de Charlemagne, les envoye pour perdre les moiſſons des François. Les quatre innocens ont beau dire pour leur juſtification qu'ils ſont du païs même, qu'ils ont été enlevés depuis peu par des Hommes miraculeux qui leur ont fait voir des merveilles inoüies, & les ont priés d'en faire le récit.

Le Peuple entêté n'écoute point leur défenſe, & il alloit les jetter dans le feu; quand le bon-homme Agobard Evêque de Lyon, qui avoit acquis beaucoup d'autorité étant Moine dans cette Ville, accourut au bruit, & ayant oüi l'accuſation du Peuple, & la défenſe des Accuſés prononça gravement que l'une & l'autre étoient fauſſes. Qu'il n'étoit pas vray que ces hommes fuſſent decendus del'Air, & que ce qu'ils diſoient y avoir vû, étoit impoſſible.

Le Peuple crût plus à ce que diſoit ſon bon Pére Agobard qu'à ſes propres yeux,

yeux, s'appaiſa, donna la liberté aux quatre Ambaſſadeurs des Sylphes, & reçût avec admiration le Livre qu'Agobard écrivit pour confirmer la ſentence qu'il avoit donnée: ainſi le témoignage de ces quatre témoins fut rendu vain.

Cependant comme ils échapérent au ſuplice, ils furent libres de raconter ce qu'ils avoient vû; ce qui ne fut pas tout-à-fait ſans fruit; car s'il vous en ſouvient bien, le Siécle de Charlemagne fut fécond en Hommes héroiques; ce qui marque que la Femme qui avoit été chés les Sylphes, trouva créance parmi les Dames de ce tems-là, & que par la grace de Dieu beaucoup de Sylphes s'immortaliſérent. Pluſieurs Sylphides auſſi devinrent immortelles par le recit que ces trois Hommes firent de leur Beauté; ce qui obligea les gens de ce tems-là de s'appliquer un peu à la Philoſophie; & delà ſont venuës toutes ces Hiſtoires des Fées que vous trouvés dans les Légendes Amoureuſes du Siécle de Charlemagne & des ſuivans. Toutes ces Fées pré-

prétenduës n'étoient que Sylphides & Nymphes. Avés-vous lû ces Histoires des Héros & des Fées ? Non, Monsieur, (luy dis-je.)

J'en suis fâché, (reprit-il) car elles vous eussent donné quelque idée de l'état auquel les Sages ont résolu de reduire un jour le Monde. Ces Hommes héroïques, ces Amours des Nymphes, ces Voyages au Paradis terrestre, ces Palais, & ces Bois enchantés, & tout ce qu'on y voit des charmantes avantures, ce n'est qu'une petite idée de la vie que ménent les Sages, & de ce que le Monde sera quand ils y feront régner la Sagesse. On n'y verra que des Héros, le moindre de nos Enfans sera de la force de Zoroastre, Apollonius, ou Melchisedech; & la plûpart seront aussi accomplis que les Enfans qu'Adam eût eus d'Eve s'il n'eut point péché avec elle.

Ne m'avés-vous pas dit, Monsieur, (interrompis-je) que Dieu ne vouloit pas qu'Adam & Eve eussent des Enfans, qu'Adam ne devoit toucher qu'aux Sylphides, & qu'Eve ne devoit pen-

penſer qu'à quelqu'un des Sylphes ou des Salamandres ? Il eſt vray (dit le Comte) ils ne devoient pas faire des Enfans par la voye qu'ils en firent. Vôtre Cabale, Monſieur, (continuay-je) donne donc quelque invention à l'Homme & à la Femme de faire des Enfans autrement qu'à la méthode ordinaire ? Aſſûrement (reprit-il.) Hé, Monſieur ! (pourſuivis-je) apprenés-la moy donc, je vous en prie. Vous ne le ſaurez pas d'aujourd'hny, s'il vous plaît ; (me dit-il en riant.) Je veux vanger les Peuples des Elémens, de ce que vous avés eu tant de peine à vous détromper de leur pretenduë diablerie. Je ne doute pas, que vous ne ſoyés maintenant revenu de vos terreurs paniques. Je vous laiſſe donc pour vous donner le loiſir de méditer & délibérer devant Dieu, à quelle eſpéce de Subſtançes Elémentaires il ſera plue-à-propos pour ſa gloire, & la vôtre de faire part de vôtre immortalité.

Je m'en vay cependant me recueïllir un peu, pour le Diſcours que vous m'avés donné envie de faire cette nuit

aux

aux Gnomes. Allés-vous, (luy dis-je) leur expliquer quelque chapitre d'Averroës? Je croy (dit le Com e) qu'il y pourra bien entrer quelque chose de cela; car j'ay deſſein de leur prêcher l'excellence de l'Homme, pour les porter à en rechercher l'alliance. Et Averroës aprés Ariſtote, a tenu deux choſes qu'il ſera bon que j'élairciſſe; l'une ſur la Nature de l'Entendement; & l'autre ſur le Souverain-Bien. Il dit qu'il n'y a qu'un ſeul Entendement Créé, qui eſt l'image de l'Increé, & que cét unique entendement ſuffit pour tous les Hommes; cela demande explication. Et pour le Souverain-Bien, Averroës dit, qu'il conſiſte dans la converſation des Anges; ce qui n'eſt pas aſſez Cabaliſtique ; car l'Homme dés cette vie, peut, & eſt créé pour joüir de Dieu, comme vous entendrés un jour & comme vous éprouverés quand vous ſerés au rang des Sages.

Ainſi finit l'Entretien du Comte de Gabalis. Il revint le lendemain, & m'apporta le Diſcours qu'il avoit fait aux Peuples Soûterrains; il eſt merveil-

veilleux! Je le donnerois avec la suite des Entrentiens qu'une Vicomtesse & moy avons eus avec ce Grand Homme, si j'étois sûr que tous mes Lecteurs eussent l'esprit droit, & ne trouvassent pas mauvais que je me divertisse aux depens des fous. Si je voy qu'on veuille laisser faire à mon Livre le bien qu'il est capable de produire; & qu'on ne me fasse pas l'injustice de me soupçonner de vouloir donner crédit aux Scienc s Secrétes, sous le prétexte de les tourner en ridicules; je continuëray à me réjouir de Monsieur le Comte, & je pourray donner bien-tôt un autre Tome.

F I N.

LETTRE

A

MONSEIGNEUR

********.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez toûjours paru ſi ardent pour vos Amis, que j'ay crû que vous me pardonneriez la liberté que je prens en faveur du meilleur des miens, de vous ſuplier d'avoir pour luy la complaiſance de vous faire lire ſon Livre. Je ne prétens pas vous engager par-là à aucune des ſuites que mon Amy l'Auteur s'en promet peut-être; car Meſ*ſieurs les Auteurs ſont ſujets à ſe faire des eſpérances. Je luy ay même aſſez dit, que vous-vous faites un grand point d'honneur de ne dire jamais que ce que vous penſez; & qu'il ne s'attende pas que vous alliez*

vous

vous défaire d'une qualité si rare & si nouvelle à la Cour, pour dire que son Livre est bon, si vous le trouvez méchant; mais ce que je désirerois de vous, MONSEIGNEUR, *& dequoy je vous prie trés-humblement; c'est que vous ayez la bonté de décider un diférent que nous avons eu ensemble. Il ne faloit pas tant étudier,* MONSEIGNEUR, *& devenir un prodige de Science, si vous ne vouliez pas être exposé à être consulté preférablement aux Docteurs. Voicy donc la dispute que j'ay avec mon Amy.*

J'ay voulu l'obliger à changer entierement la forme de son Ouvrage. Ce tour plaisant qu'il luy a donné ne me semble pas propre à son sujet. La Cabale, luy ay-je dit, est une Science serieuse, que beaucoup de mes Amis étudient serieusement : il faloit la refuter de même. Comme toutes ses erreurs sont sur les choses Divines, outre la dificulté qu'il y a de faire rire un honnête-homme sur quelque sujet que ce soit : Il est de plus trés-dangereux de railler en celuy-cy, & il est fort à craindre que la dévotion ne semble y être intéressée. Il faut fairt parler un Cabaliste comme un Saint, ou il joüe trés-mal son rôle; & s'il parle en Saint, il impose aux esprits foibles par cette Sainteté

apparente, & il persuade plus ses visions que toute la plaisanterie qu'on peut en faire, ne les refute.

Mon Amy répond à cela, avec cette presomption qu'ont les Auteurs, quand ils défendent leurs Livres; que si la Cabale est une Sience serieuse, c'est qu'il n'y a que des melancoliques qui s'y addonnent; qu'ayant voulu d'abord essayer sur ce sujet le stile Dogmatique, il s'étoit trouvé si ridicule luy-même de traiter serieusement des sottises, qu'il avoit jugé plus-à-propos de tourner ce ridicule contre le Seigneur Comte de Gabalis. La Cabale, dit-il, est du nombre de ces chiméres, qu'on autorise quand on les combat gravement, & qu'on ne doit entreprendre de détruire qu'en se joüant. Comme il sait assez bien les Peres, il m'a allegué là-dessus Tertullien. Vous qui les savez mieux, que luy, & moy, jugez, MONSEIGNEUR, *s'il l'a cité à faux.* Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur. *Il dit que Tertullien dit ce beau mot contre les Valentiniens, qui étoient une maniere de Cabalistes trés-visionnaires.*

Quant à la Devotion qui est presque toûjours de la partie en tout cét Ouvrage, c'est une necessité inevitable, dit-il, qu'un Cabali-

ste

ste parle de Dieu : mais ce qu'il y a d'heureux en ce sujet-cy, c'est qu'il est d'une necessité encore plus inévitable pour conserver le caractere Cabalistique de ne parler de Dieu qu'avec un respect extrême; ainsi la Religion n'en peut recevoir aucune atteinte; & les esprits foibles le seront plus que le Seigneur de Gabalis, s'ils se laissent enchanter par cette devotion extravagante; ou si les railleries qu'on en fait, ne levent pas le charme.

Par ces raisons & par plusieurs autres que je ne vous raporteray pas, MONSEIGNEUR, *parce que j'ay envie que vous soyez de mon avis; mon Amy pretend qu'il a dû écrire contre la Cabale en folâtrant. Mettez-nous d'accord, s'il vous plaît. Je maintiens qu'il seroit bon de procéder contre les Cabalistes & contre toutes les Sciences secrétes par des serieux & vigoureux argumens. Il dit que la vérité est gaye de sa nature, & qu'elle a bien plus de puissance quand elle rit : parce qu'un Ancien, que vous connoissez sans doute, dit en quelque lieu, dont vous ne manquerez pas de vous souvenir avec cette mémoire si belle que Dieu vous a donnée;* Convenit veritati ridere quia lætans.

Il ajoûte que les Sciences ſecrétes ſont dangereuſes ſi on ne les traite pas avec le tour qu'il faut pour en inſpirer le mépris, pour en éventer le ridicule Myſtere; & pour détourner le Monde de perdre le tems à leur recherche; en luy en apprenant le plus fin, & luy en faiſant voir l'extravagance. Prononcez, MONSEIGNEUR, *voila nos raiſons. Je recevray vôtre decision avec ce reſpect que vous ſavez qui accompagne toûjours l'ardeur avec laquelle je ſuis,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obéiſſant ſerviteur.

RE-

REPONSE
A LA
LETTRE
DE MONSIEUR

****

MONSIEUR,

J'ay lû le Comte de Gabalis, & je vous tiendray compte de l'amitié que vous m'avés faite de me l'envoyer. Perſonne ne l'avoit encore vû icy, j'ay été bien-aiſe de le lire des premiers, pour en faire une nouvelle à mes Amis; ils me ſavent bon gré que je le leur aye communiqué. Quoy que nous l'ayons lû & relû enſemble, ils ne ſont pas con-

tens ; c'eſt à-dire, que vous m'en envoyés encore une douzaine d'éxemplaires; ces Meſſieurs en veulent faire une piéce de cabinet. Au reſte vous me faites honneur d'un ſavoir que je n'ay pas ; Si j'ay lû quelques Livres, ç'a été pour voir les diférentes opinions qu'ont les hommes, & non pour en garder quelqu'une ; car je ne tiens guére qu'à ce ſentiment, qu'à un petit nombre de vérités prés, toutes choſes ſont problématiques. Ainſi je ſuis peu propre à décider ſur le diférent que vous avés avec vôtre Amy l'Auteur. Cependant j'ay ſi peur que vous ne m'alliés faire la guerre, ſi je vous refuſe de dire ce que je penſe du Livre ; que j'aime mieux vivre en ſûreté, au hazard qu'il m'en coûte un jugement bon ou mauvais. Si je le fais bien, ce ſera miracle, car vous ſavés, *Omnis homo mendax* ; s'il eſt mauvais, nous ſerés cauſe que je l'auray fait, & je me reſerve de le déſavoüer quand il me plaira. En tout cas, il ſera fait à l'ami, & je n'y épargneray ni bon ſens, ni paroles avec ce que je vous raporteray que j'ay oüi

dire

dire à d'autres. Quand j'invitay la premiére fois mes Amis à la lecture du Comte de Gabalis, ils me dirent d'abord, Bagatéle, bagatéle de vôtre Roman, laissés cela à vos laquais ; lisons quelque Livre nouveau qui soit bien écrit. Lisés, Messieurs, leur dis-je, en montrant le tître; *Le Comte de Gabalis*, ou *Entretiens sur les Sciences Secrétes*. Ah vraîment ! repartirent-ils, voila qui ne parle plus Roman. C'est ici quelqu'un de nos Destillateurs qui a déchargé son imagination, dit le Marquis, que vous connoissés tant : il est serieux, sans doute, dit un autre; mais n'importe le Livre n'est pas gros. Je n'avois garde de m'y tromper, je leur promis qu'il les divertiroit. En éfet, ils rirent plusieurs fois durant le premier Entretien. Celuy qui lisoit alloit passer au second, quand le Marquis, qui est, ne luy en déplaise, un grand faiseur de Réfléxions, le pria d'arrêter pour parler de ce qu'on venoit d'entendre. Il crût avoir compris le dessein de l'Auteur. Assurément, dit-il; voicy un homme qui joüe les Cabalistes ; il aura sçû qu'il y a

un grand nombre de Grans Seigneurs & d'autres perſonnes de tous Etats, entêtés de ſecrets, les uns d'une maniére & les autres d'une autre : peut-étre auſſi a-t-il eu la même maladie : Au-moins je ne croy pas mal conjecturer, qu'il va faire découdre bien des Myſtéres au Comte de Gabalis ; & de la maniére qu'il a commencé de raconter, nous verrons une Comédie qui ne ſera pas le pire. Je me récriay ſur le mot de Comédie, & je dis au Marquis, que je conoiſſois l'Auteur : J'entens, me repartit-il, que l'Auteur veut mettre en étalage les Myſtéres de la Cabale, & tourner en ridicules ceux qui ont la folie des Secrets ; pour cela il a pris le ſtile des Entretiens, & il me ſemble que le Comte de Gabalis commence de joüer merveilleuſement bien ſon rôle. Pour moy, je le reconnois pour un véritable Cabaliſte, & il me fait penſer que ſi j'étois venu au monde quelques années plûtôt, & que j'euſſe ſçû par mes lettres me concilier l'amitié de ce bon Cabaliſte Suiſſe Paracelſe, comme les Cabaliſtes ſont tous gens généreux ; Celuy-

cy n'auroit pas manqué de me venir voir en Bourgogne, & ſelon toutes les aparences, il m'auroit ſalué gravement en langue Françoiſe & en accent étranger, à-peu-prés dans les termes du Comte de Gabalis. La nouveauté du compliment m'auroit peut-être ſurpris, mais pour peu que j'euſſe marqué de diſpoſition à l'entendre, il m'auroit promis merveilles. Nous verrons, pourſuivit le Marquis, ce que l'Auteur aprendra de ſon Comte, mais je n'eſpére pas d'étre fort ſavant à la fin du Livre. Tous les diſeurs de ſecrets ſont comme luy magnifiques en paroles, & aprés avoir demandé mille fois, diſcrétion & fidélité pour ce qu'ils ont à dire, on n'aprend à la fin que des ſecrets vuides, ſeulement propos à repaître des imaginations vigoureuſes & ſpacieuſes; fou qui s'y laiſſe prendre & plus fou qui dépenſe ſon bien à chercher ce qu'il ne trouvera jamais. Il manquoit à Moliere une Comédie de Cabaliſtes, & je ſouhaite, pourſuivit-il en s'adreſſant à moy, que vôtre Amy l'Auteur ſe ſoit auſſi-bien connu en Caractéres, il

pourra beaucoup contribuer à abréger le Catalogue des fous ; Mais encore, Monſieur, me dit-il, peut-on aprendre le nom de l'Auteur, nous pourrions peut-étre mieux juger du Livre ? Les autres ſe joignirent à Monſieur le Marquis, ils me firent tous la même demande. Je m'en défendis juſques-à-ce qu'ils euſſent vû tous les Entrétiens, & je leur demanday à mon tour un jugement déſintéreſſé pour mon Amy. On reprit le Livre, & on ne diſcontinua guére qu'on ne l'eût tout lû. Ils en étoient charmés, & le Marquis ne manqua pas de s'écrier que ſes conjectures ſe trouvoient véritables : il ſoutint de plus, que c'étoit-là le tour qu'il faloit prendre pour joüer les Cabaliſtes, de faire venir ſur la Scéne un de l'eſpéce qui démêle bien ſes imaginations ; La Cataſtrophe eſt que tous ceux qui reſſemblent à cét homme ſont ridicules comme luy. Cependant un de ces Meſſieurs fut de vôtre ſentiment pour le ſtile ſerieux, il porta à-peu-prés vos raiſons. Pour moy, je ſuis pour l'Auteur, & je tiens qu'un homme d'eſprit

qui

qui parlera férieuſement des chiméres d'un Viſionnaire, impoſera toûjours à beaucoup de gens en faveur des chiméres: & loin qu'il puiſſe les ruiner par une maniére grave, plus les raiſons qu'il portera ſeront ſubtiles & fortes, plus elles ſerviront à faire croire que celuy qu'il combat avoit des raiſons auſſi & qu'elles ſont bonnes, puis qu'un homme d'eſprit les entreprend de toute ſa force. Vous le ſavés, il eſt peu de gens d'eſprit, & de ceux-là, il n'en eſt preſque point, qui dans la conteſtation de deux perſonnes, veüillent ſe donner la peine d'éxaminer ſérieuſement qui des deux a raiſon : outre que l'on a un panchant horrible à favoriſer le party de ceux qui nous fourniſſent des doutes ſur la Religion & ſur les autres vérités qui nous intéreſſent beaucoup. Au-moins, je ne doute pas que le Comte de Gabalis n'eut perſuadé beaucoup de gens, ſi l'Auteur luy eût répondu, comme il le pouvoit à toutes ces imaginations fantaſtiques; au-lieu qu'il n'y aura que des gens faits comme luy, qui croiront à ces peuples

peuples Elémentaires & qui leur attribüeront tous ces éfets qu'il raporte. Vous auriés ry, si vous aviés entendu l'impertinence qu'un Medecin me dit l'autre jour, sur ce que le Comte de Gabalis dit, que Dieu vouloit bien autrement peupler le monde qu'il ne l'est. Je luy passerois volontiers, me dit ce Docteur d'un ton grave, qu'Eve & toute autre femme auroit pû faire des enfans sans que les hommes les eussent touchées; Car je conçoy facilement que puisque *fit generatio per ovum*, comme nous le voyons dans toutes les femmes que nous disséquons, on pourroit composer un brûvage pour faire prendre à la femme, qui feroit décendre l'œuf dans la matrice & l'y conserveroit tout de même que la sem..... Je l'empêchay d'expliquer plus avant sa sottise, & je vous répons, qu'il ne la débita pas impunément. Vous auriés pitié, peut-étre des gens, qui comme ce Medecin, chercheroient des raisons pour justifier des chiméres, mais moy, je croy qu'on ne sauroit assés les mortifier. Ce sont ordinairement gens pleins d'orgueil

d'orgueil, qui se piquent de rendre raison de toutes choses & qui apuyeront même, pour faire valoir leur esprit, les opinions les plus absurdes. Il est vray qu'ils sont déja bien punis, de ne se repaître que de chiméres, mais il y a toûjours de la charité de leur faire bien sentir le ridicule de leur visions. Il faut que je vous confesse que je ne saurois, sans éclater de rire, ou me mettre furieusement en colére, quand j'entens des personnes qui cherchent à se confirmer & à s'assûrer dans les sentimens du Comte de Gabalis; si je dissimule, c'est pour les pousser à-bout & pour voir, jusqu'où va l'étenduë de leur imagination, Je n'en ay pas trouvé qui prit pour vérités tout ce qu'on lit dans les Entretiens; les uns en vouloient seulement aux Sylphes & croyoient véritable leur commerce avec les hommes; les autres souhaitoient avoir de la poudre solaire de Paracelse; d'autres plus timides en demeuroient seulement au doute, si les oracles & les exemples de l'Ecriture qui sont raportés étoient bien expliqués par le Comte

te de Gabalis. Le Medecin ne me parut pas donner dans ces viſions. Mais quand je luy entendis dire ſa ſottiſe, il me ſouvint de ce qui m'arriva en une rencontre que j'allay méner un de mes Amis de Province voir les Fous des Petites-Maiſons, vous ſavés que les Provinciaux ſont curieux de voir tout. Un homme d'aſſez bonne mine nous vint recevoir à l'entrée, quand il eut apris pourquoy nous venions, il nous voulut méner par tous les endroits, & à chacun il nous faiſoit l'hiſtoire de la folie de chaque fou : il continua ainſi avec toutes les aparences qu'il avoit le bon ſens. A la derniére Chambre qui nous reſtoit à voir. Meſſieurs, voila, nous dit-il, un fou qui croit étre Jeſus-Chriſt, il faut qu'il ſoit bien fou pour le croire, car moy qui ſuis le Pére Eternel, je n'ay point de Fils comme luy. Ah ma foy! me dit alors le Provincial, cét homme a auſſi ſa folie ; j'en dis de même au Medecin, vous condamnés un tel & un tel de folie, mais au bout je vois la vôtre. Mais vous, Monſieur, que penſerés-vous de ceux qui attendent

dent avec impatience le ſecond volume des Entretiens ? Pluſieurs qui ne ſavent pas les liaiſons que j'ay avec l'Abé de Villars, ni qu'il ſoit Auteur du Livre, m'ont aſſûré, qu'on verroit bien-tôt paroître la ſuite du Comte de Gabalis, & un de nos Conſeillers aprés m'avoir dit qu'on parloit de cenſurer les Entretiens & de les défendre, ajoûta en bon Politique que ſi cela étoit, l'Auteur ne balanceroit plus à publier tous ſes ſecrets. A vôtre avis, le Conſeiller n'avoit-il pas auſſi ſa folie d'attendre de nouveaux ſecrets. Je ne luy répondis rien, mais je luy ay ſouhaité depuis que quelque Italien luy vint excroquer ſa bourſe en luy promettant des ſecrets. Ce n'eſt pas que je ne croye que le Comte de Gabalis aura mille fois plus de vogue ſi on le défend que ſi on luy laiſſoit ſon ſort; mes baiſemains à Monſieur l'Abé. Adieu, je ſuis,

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble & trés-obéïſſant ſerviteur.

